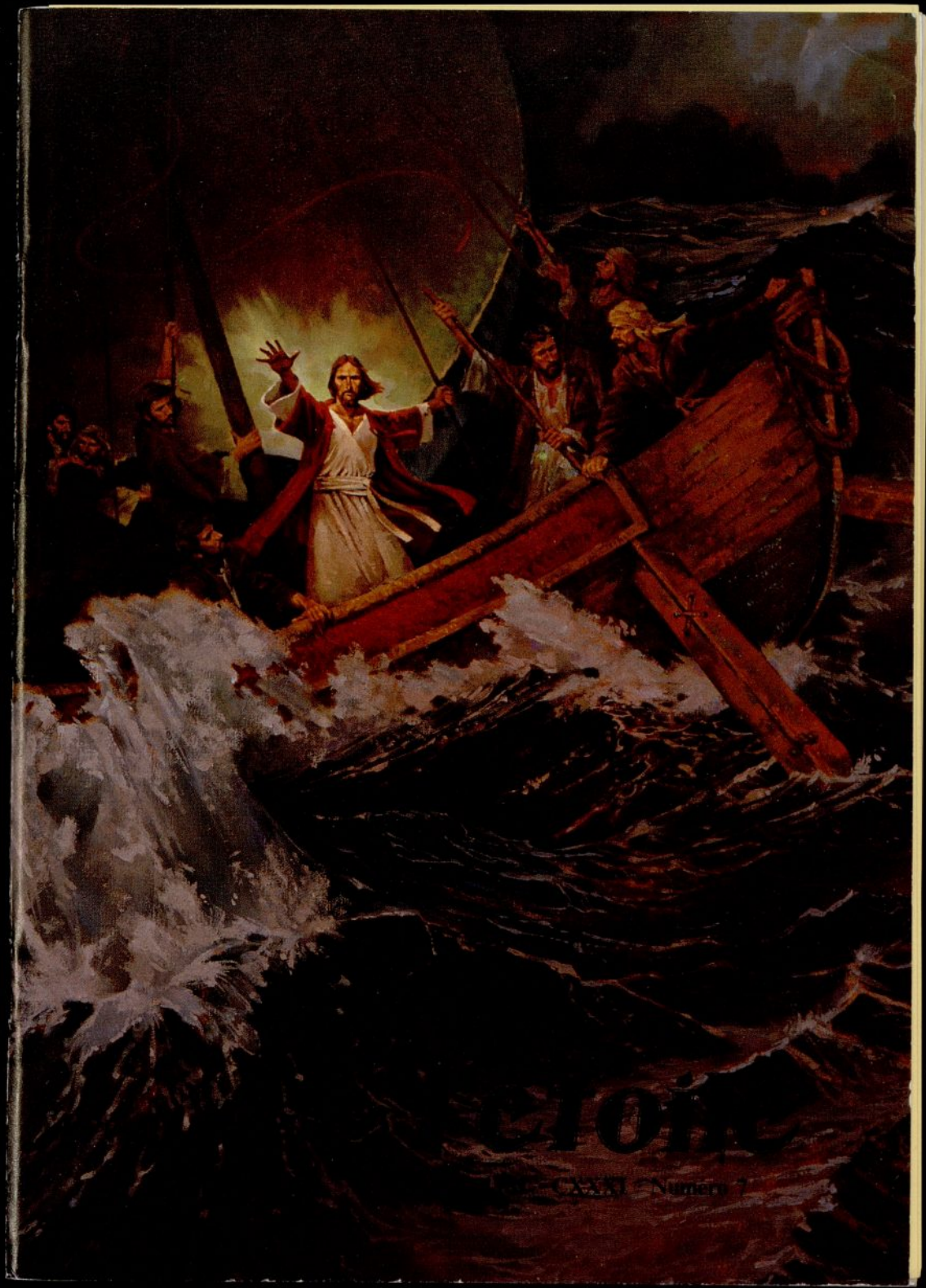

CXXI Numero 7

GM
M205.5
E85FR
v.131
1980

l'étoile

Publication de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Juillet 1981
CXXXI
Numéro 7

Première Présidence: Spencer W. Kimball, N. Eldon Tanner, Marion G. Romney.

Collège des Douze: Ezra Taft Benson, Mark E. Petersen, LeGrand Richards, Howard W. Hunter, Gordon B. Hinckley, Thomas S. Monson, Boyd K. Packer, Marvin J. Ashton, Bruce R. McConkie, L. Tom Perry, David B. Haight, James E. Faust.

Consultants: M. Russell Ballard, Rex D. Pinegar, Charles Didier, George P. Lee, F. Enzio Busche.

Magazines internationaux: Larry Hiller - rédacteur en chef, Carol Moses - rédactrice en chef adjointe, Heidi Holfeltz - pages des enfants, Roger Gylling - illustrateur.

Rédaction de l'Etoile: Christiane Lebon, Service des Traductions, 7 rue Hermel, F-75018 Paris.

Rédacteur local: Alain Marie, 3 rue de l'arrivée Tour C1T, B.P. 34 Bureau 510, F-75015 Paris Cédex. Tél. 16 (1) 538 66 90.

Table des matières

Une merveilleuse promesse, *Marion G. Romney* 1
Acquérir un témoignage de Jésus-Christ, *Bruce R. McConkie* 4
Où irons-nous si nous le suivons? *Vaughn J. Featherstone* 16
Une catastrophe ferroviaire, *Carole Osborne Cole* 22
Partage dans la pauvreté, *Martha P. Taysom* 25
J'ai une question, *Dean Jarman* 27
«Et la vérité vous affranchira» *James E. Faust* 30
Amenez donc votre pire ennemi à l'Église! *Shawn Bell/Matt Taylor* 34
Évaluez vos connaissances sur les répétitions dans les Écritures, *John A. Tvedtnes* 36
Des gentils impartiaux, *William G. Hartley* 39
Sachons surmonter nos erreurs, *Lowell L. Bennion* 46

Pour les enfants

Le chien fantôme, *Laurie W. Thornton* 1
Alma Elizabeth va aux États-Unis, *William G. Hartley* 5
Amusons-nous 8

Abonnements pour l'année civile:

(à souscrire par l'intermédiaire des paroisses/branches):
39 FF à envoyer par chèque libellé à l'ordre de Deseret Distribution.
330 FB à Citibank, Bruxelles, compte N° 570-0141 500-35, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.
22,80 FS à Société de Banque Suisse, compte N° C-8-101-316-0, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. 600 FP.
USA: $ 10.00 (surface mail); Canada: Can. $ 9.00.

© by the Corporation of the President of The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints. Tous droits réservés.

Deseret Distribution, Rue des Epinettes Bâtiment 10, F-77200 Torcy.
Tél. 16 (6) 006 06 36.

Printed in the Federal Republic of Germany

PBMA 0595 FR

Message de la Première Présidence

UNE MERVEILLEUSE PROMESSE

par le président Marion G. Romney
deuxième conseiller dans la Première Présidence

Le Seigneur a dit : «Si tu m'aimes, tu me serviras et garderas tous mes commandements» (D. & A. 42:29).

Le prophète Joseph a dit : «Mais nous ne pouvons pas garder tous les commandements sans les connaître d'abord, et nous ne pouvons espérer les connaître tous, ou en connaître plus que nous n'en connaissons maintenant, sans que nous nous conformions à ceux que nous avons déjà reçus.» (*Enseignements du prophète Joseph Smith*, pages 356-57.)

En 1830, lorsqu'il organisa son Église, le Seigneur donna très vite plusieurs révélations dans lesquelles il établit la loi de l'Église, cette loi selon laquelle les membres de son Église devaient être gouvernés.

Je pense qu'il est bon que nous nous rendions compte que nous ne retirons pas l'Évangile de Jésus-Christ seulement de la Bible. Nous acceptons les doctrines de l'Évangile qui sont enseignées dans la Bible comme étant la parole de Dieu. Les enseignements de la Bible sont la parole de Dieu là où ils n'ont pas été altérés. Mais les enseignements de l'Évangile que l'on trouve dans la Bible ne forment qu'une partie des enseignements que le Seigneur et ses prophètes communiquèrent au cours des dispensations passées.

Dans chaque dispensation de l'époque d'Adam à celle du prophète Joseph Smith, le Seigneur a révélé à nouveau les principes de l'Évangile. De sorte que bien que les annales des dispensations passées, si elles ne sont pas altérées, témoignent des vérités de l'Évangile, chaque dispensation a néanmoins reçu en son temps suffisamment de révélations de la vérité pour guider les hommes de la nouvelle dispensation, indépendamment des anciennes annales.

Je ne veux d'aucune manière discréditer les annales que nous possédons concernant les vérités que le Seigneur révéla au cours des anciennes dispensations. Ce que je veux, c'est faire comprendre que l'Évangile tel qu'il fut révélé au prophète Joseph Smith est complet et qu'il s'agit de la parole que la présente dispensation reçoit directement des cieux. Cet Évangile révélé au prophète Joseph Smith peut nous enseigner les principes de la vie éternelle. Il s'agit de la vérité révélée, des commandements donnés dans cette dispensation par l'intermédiaire des prophètes modernes qui doivent nous gouverner.

Nous allons en étudier quelques-uns :

«Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton pouvoir, de tout ton esprit, et de toute ta force ; et tu le serviras au nom de Jésus-Christ» (D.&A. 59:5).

«Honorez votre père et votre mère, afin que vos jours soient longs sur la terre que le Seigneur, votre Dieu, vous donnera» (1 Né. 17: 55).

Honorez nos père et mère, c'est plaire à Dieu et le respecter.

«Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (D.&A. 59:6).

«Tu ne seras pas paresseux, car le paresseux ne mangera pas le pain et ne portera pas les vêtements du travailleur» (D.&A. 42:42).

Nous avons donc reçu le commandement de nous montrer travailleurs, industrieux et frugaux.

Il dit encore : «Et maintenant, voici, je parle à l'Église. Tu ne tueras point ; celui qui tue n'aura pas de pardon dans ce monde ni dans le monde à venir» (D.&A. 42:18).

La sagesse de l'obéissance à ce commandement s'explique d'elle-même.

Dans une autre déclaration, il a ajouté «ni ne feras rien de semblable» (D.&A. 59:6), ce qui me donne à penser qu'il existe d'autres transgressions ressemblant au meurtre qui sont peut-être sanctionnées par la même peine.

«Tu ne déroberas point : celui qui dérobe, et ne veut pas se repentir, sera chassé» (D.&A. 42:20). Ceci signifie qu'un voleur qui ne se repent pas doit être chassé de l'Église et privé de son état de membre.

On dit que les violations de ce commandement, «tu ne déroberas point» constituent le pourcentage de crimes le plus élevé par rapport à tous les autres réunis.

Les voies détournées du vol sont innombrables. Heureux sont ceux qui peuvent établir une distinction claire entre l'honnêteté et la malhonnêteté parce qu'ils vivent avec droiture et possèdent le don du discernement.

«Tu ne mentiras point ; celui qui ment et ne veut pas se repentir sera chassé» (D.&A. 42:21).

«Tu aimeras ta femme de tout ton cœur» (D.&A. 42:22).

«Tu ne commettras point l'adultère. Celui qui commet l'adultère et qui ne se repent pas sera chassé» (D.&A. 42:24).

Ce commandement qui fait partie des

Dix Commandements (Exode 20:14) est répété dans cette dispensation afin qu'il n'existe aucun doute qu'il engage les membres de l'Église à notre époque:

«Celui qui commet l'adultère et qui ne se repent pas sera chassé» (D.&A. 42:24).

La personne qui viole ce commandement éprouve une perte que ne dépasse que celle du meurtrier. Avec cette perte de l'Esprit du Seigneur qui accompagne toujours l'adultère, vient la diminution du pouvoir de choisir entre le bien et le mal. Le mensonge, la perte du respect de soi et le manque de loyauté sont les proches compagnons de l'adultère. Si nous voulons vraiment réussir dans nos entreprises, nous devrons fuir comme la peste l'immoralité sous tous ses aspects.

«Tu ne médiras point de ton prochain» (D.&A. 42:27).

«Tu te souviendras des pauvres» (D.&A. 42:30).

«Vous vivrez ensemble, vous aimant les uns les autres» (D.&A. 42:45).

«Je te commande de ne pas convoiter» (D.&A. 19:25).

Il en existe beaucoup d'autres. Il serait bon que nous étudiions tous les Écritures et que nous prenions conscience de nos responsabilités.

Ces règles sont celles-lá même que le Seigneur donna aux enfants d'Israël dans les Dix Commandements. Cependant, elles nous ont été redonnées dans cette dispensation. Nous n'avons donc aucune excuse. Nous ne pouvons pas dire qu'elles n'ont plus de valeur.

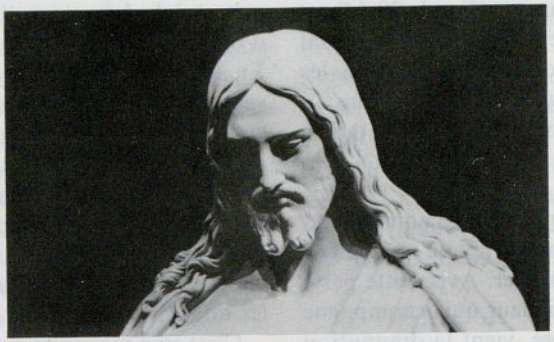
Pour conclure, je répéterai donc qu'il est de notre responsabilité de suivre les commandements du Seigneur par l'esprit et à la lettre, car il s'agit du code d'origine divine pour réussir notre vie. En agissant ainsi, nous connaîtrons non seulement les succès temporels, mais encore ce qui vaut infiniment plus: la paix, l'accomplissement personnel, la joie et le bonheur éternel.

«Et si tu gardes mes commandements et persévères jusqu'à la fin, tu auras la vie éternelle, qui est le plus grand de tous les dons de Dieu» (D.&A. 14:7).

C'est une merveilleuse promesse. □

Idées pour les instructeurs au foyer:

1. Racontez une expérience personnelle sur des commandements du Seigneur qui ont été pour vous un «code de vie heureuse».
2. Demandez si un membre de la famille a fait personnellement l'expérience de commandements qui ont été un «code de vie heureuse».
3. La famille pourrait-elle lire ensemble et à haute voix certains versets d'Écritures figurant dans l'article ou souhaitez-vous lire une Écriture supplémentaire?
4. Cette discussion sur «la vie en accord avec les commandements» serait-elle plus profitable si elle était précédée d'une conversation avec le chef de famille?
5. Le dirigeant du collège ou l'évêque a-t-il un message à transmettre au chef de famille à propos de cette discussion sur «la vie en accord avec les commandements»?



ACQUÉRIR UN TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST

par Bruce R. McConkie du Conseil des douze apôtres

Depuis quelques années, je cherche à apprendre tout ce qu'un mortel peut savoir de la vie de Jésus-Christ - cette vie la plus importante du monde -, de ses paroles et de son œuvre à l'époque de sa vie sur terre, de l'expiation qu'il a accomplie et de la gloire qui fut la sienne.

J'éprouve un grand respect. Cette Majesté glorieuse venue des cieux a vécu parmi les hommes. Il fit de la chair un tabernacle ; il naquit d'une femme ; il prit la forme d'un serviteur ; il condescendit à quitter son trône éternel pour pouvoir abolir la mort et apporter la vie et l'immortalité grâce à l'Évangile. Ce Dieu puissant, l'Éternel Jéhovah, le Seigneur Tout-Puissant vint parmi nous comme un homme, comme le fils de Marie, comme le fils de David, comme un serviteur prêt à souffrir, comme la manifestation parfaite du Père.

En 1935, lors du centième anniversaire de l'organisation du premier collège d'apôtres de notre dispensation, la Première Présidence de l'Église (les présidents Heber J. Grant, J. Reuben Clark, fils, et David O. McKay) fit la déclaration suivante : «Pour se sauver, les humains doivent accepter deux grandes vérités : premièrement, Jésus est

le Christ, le Messie, le Fils unique, le Fils de Dieu dont le sang expiatoire et la résurrection nous sauvent de la mort physique et de la mort spirituelle que nous a valu la chute ; et ensuite, par l'intermédiaire du prophète Joseph Smith, Dieu a rétabli sur terre dans les derniers jours sa sainte prêtrise dans la plénitude de l'Évangile éternel pour le salut de tous les hommes de la terre. Sans ces vérités, l'homme ne peut espérer recevoir les richesses de la vie dans l'au-delà». (*Improvement Era*, avril 1935, page 205.) Et puis les membres de la Première Présidence rendirent témoignage, témoignage qui fut en fait notre témoignage à tous, le témoignage de l'Église entière, que ces deux déclarations sont véridiques.

Nous avons un merveilleux message à présenter au monde. C'est le message du salut, le message de la joie, de l'espoir et des bonnes nouvelles. C'est un message spirituel. Et nous nous posons immédiatement la question de savoir comment établir la vérité et la divinité d'un message spirituel.

Comment pouvons-nous prouver des vérités spirituelles? Comment pouvons-nous prouver la résurrection de Jésus-Christ? Comment pouvons nous prouver que le Père et le Fils apparurent à Joseph Smith ou que des serviteurs angéliques vinrent lui donner ces clés, ces pouvoirs et cette autorité au moment de l'établissement de l'Église?

Nous nous trouvons exactement dans la même situation que les apôtres de l'ancien temps. Eux aussi avaient à présenter une proclamation au monde. Tout d'abord, ils devaient proclamer la filiation divine du Seigneur Jésus ; ils devaient proclamer qu'ils étaient littéralement le Fils de Dieu, qu'il était venu dans le monde et qu'il avait réussi le sacrifice expiatoire, infini et éternel grâce auquel tous les hommes atteignent l'immortalité alors que ceux qui croient et obéissent peuvent recevoir la vie éternelle. Et deuxièmement, ils devaient proclamer qu'ils (Pierre, Jacques et Jean, tous les Douze, les soixante-dix et les autres) étaient légalement des administrateurs que Dieu avait appelés, à qui il avait donné son pouvoir, les clés du royaume, le droit de proclamer les vérités de l'Évangile et le pouvoir d'en administrer les ordonnances. Comment onze hommes et leurs associés, onze Galiléens, sans formation rabbinique et que le monde ne considérait pas comme des lettrés, purent-ils faire ce dont Jésus les avait chargés : présenter le message du salut à tout être vivant?

Je vais prendre une partie de la vie du Christ pour l'utiliser comme illustration, modèle et indication. Elle présente un principe et montre comment le message du salut fut proclamé à cette époque-là. Si nous pouvons comprendre ce que cela implique, nous saurons alors ce que nous devrons faire en principe à notre époque pour présenter un message équivalent aux autres enfants de notre Père.

Je crois que le témoignage de

Jésus Christ dépend de la croyance en la résurrection : s'il est ressuscité, Jésus est le Fils de Dieu ! S'il est le Fils de Dieu, son Évangile est vrai ! Si son Évangile est vrai, les hommes doivent croire et obéir, sinon leur exaltation se trouve en péril ! Ils doivent accepter ses vérités, être baptisés et vivre selon la loi, sinon ils seront damnés ! Nous en arrivons à ceci : si les apôtres de cette époque-là possédaient le pouvoir et la capacité de convaincre les hommes que Jésus était ressuscité, ils pouvaient établir la véracité et la divinité de l'œuvre. Comment pouvez-vous prouver la résurrection ? Comme nous allons le voir, vous pouvez la prouver par le témoignage.

Paul a témoigné que Jésus-Christ fut déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts (voir Romains 1:1-4). La résurrection prouve que Jésus fut le Fils de Dieu. Voici ce qu'a dit aussi Paul : «Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré,

(Et nous voici au cœur même et au centre de l'Évangile) «et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, vous auriez cru en vain.

«Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ;

«qu'il a été enseveli, et qu'il est

ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ;

«et qu'il est apparu à Céphas, puis au douze.

«Ensuite, il est apparu à plus de cinq cent frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts.

«Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres» (1 Cor. 15:1-7).

Et voici la partie de la vie du Seigneur Jésus que nous étudierons :

Nous commencerons après la cène et les sermons de la chambre haute, après ces souffrances incompréhensibles dans le jardin de Gethsémané, après le procès et après la crucifixion. Le corps de Jésus fut déposé dans un sépulcre, le vendredi avant le coucher du soleil : son esprit passa trente-huit ou quarante heures dans le monde des esprits.

Jésus ressuscita au début de la matinée du dimanche. Nous ne connaissons pas l'heure, mais nous trouvons dans les annales qu'il «faisait encore obscur» (Jean 20:1). Marie de Magdala vint au sépulcre. De toutes les femmes du Nouveau Testament, excepté Marie, la mère du Seigneur, Marie de Magdala tient la première place. Elle est la seule à être citée pour avoir accompagné Jésus et les douze dans leurs voyages missionnaires dans les villages et les villes de la Galilée. En arrivant au sépulcre, elle n'y trouva pas le corps du Seigneur Jésus. Des anges lui dirent de prévenir Pierre que le Christ était ressuscité et qu'il serait avant eux en Galilée selon sa promesse.

Nous ne connaissons pas l'ordre exact des événements, mais nous pouvons en avoir une certitude raisonnable. Ou bien elle est repartie prévenir Pierre et elle est revenue, ou bien elle est sortie du sépulcre, et a vu le Seigneur ressuscité. De toutes façons, elle fut le premier être mortel à voir un être ressuscité. Au milieu de son chagrin, de ses larmes et de son anxiété, elle sentit une présence ; pensant qu'il s'agissait du jardinier, elle lui dit dans son bon droit: «Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et je le prendrai» (voir Jean 20:15). Cette personne ne lui dit qu'un mot : «Marie». Et elle reconnut le Seigneur sur le champ. Elle lui dit «Rabbouni» qui est la forme respectueuse de «Rabbi», et qui signifie «mon Seigneur» ou «Maître». À ce moment-

là, elle essaya de mettre ses bras autour du Seigneur Jésus, mais il lui dit : «Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père qui est aux cieux» (voir la traduction de Joseph Smith, Jean 20:17).

Maintenant, ou bien il y a quelque chose qui n'est pas retranscrit ici, ou bien le Seigneur est monté auprès de son Père entre cet épisode et un autre qui le suivit immédiatement, parce que très vite, - les annales disent «à l'aube» (Matt. 28:1) -, d'autres femmes arrivèrent, en groupe apparemment ; elles entrèrent dans le sépulcre où les anges leur dirent plusieurs choses. Mais le récit raconte que lorsqu'elles sortirent, elles rencontrèrent Jésus et lui saisirent les pieds. Cela ne peut que signifier qu'elles ont senti les marques des clous dans ses mains et plus peut-être. Nous ne savons pas ce qui s'est passé, si ce n'est que Jésus a présenté ce même message que les anges avaient donné à la femme de Magdala. Jésus dit : «Dites à Pierre et aux frères que je serai avant eux en Galilée» (voir Matt. 28:10). Nous en sommes à deux apparitions du Seigneur ressuscité, le matin de Pâques.

Il apparut ensuite à Pierre ; bien que nous ne puissions pas avoir de détails précis à ce sujet - nous ne connaissons pas toute la chronologie -, nous supposons que c'était parce que Pierre devait devenir le président de l'Église. Il détenait les clefs du royaume. Le Seigneur lui apparut, de toute évidence pour renouveler et affirmer à nouveau ses relations, son pouvoir et son autorité et pour le charger à nouveau de faire l'œuvre qui lui avait été commise.

L'apparition suivante dont nous connaissons les détails eut lieu sur le chemin d'Emmaüs. Emmaüs, dont nous ne connaissons pas le lieu exact, se trouvait à une douzaine de kilomètres de Jérusalem. Cet après-midi-là, deux disciples se rendaient de Jérusalem à Emmaüs. L'un deux s'appelait Cléopas ; nous pensons que l'autre, c'était Luc puisqu'il est le seul à raconter ce qui s'est passé. Un étranger se joignit à leur marche et leur demanda de quoi ils discutaient et parlaient. Ils furent un peu ennuyés d'être dérangés dans leur communication sacrée. Ils lui dirent : «Es-tu étranger à ce pays ? Ne sais-tu pas ce qui s'est passé à Jérusalem ? N'as-tu pas entendu dire que Jésus a été crucifié pour la Pâque et qu'il avait promis de ressusciter le troisième jour» ? (voir Luc 24:18-21). Et ils lui racontèrent que certaines femmes faisaient partie de leur groupe et qu'elles avaient parlé de sa résurrection.

Et il leur dit : «Ô hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes» (Luc 24:25). Et il leur expliqua toutes les prophéties messianiques qui le concernaient d'après Moïse, les prophètes et les Psaumes. Cette conversation a peut-être duré deux heures. Ils finirent donc par arriver à l'endroit où les disciples devaient descendre et ces derniers l'invitèrent à rester : «Reste avec nous, car le soir approche» (voir Luc 24:29). Il fit

comme s'il devait poursuivre son chemin et puis il accepta l'invitation. Alors il rompit le pain et le bénit. Il dut le faire d'une manière qui leur était familière ou quelque chose s'est passé qui ôta le voile de leurs yeux, car ils le reconnurent immédiatement. Puis il disparut.

Nous en sommes à quatre apparitions. Ces deux disciples quittèrent immédiatement Emmaüs pour aller à Jérusalem. Ils se rendirent dans la chambre haute. Nous avons toutes les raisons pour penser que c'était dans cette chambre haute qu'eut lieu la dernière cène. C'était une pièce grande et commode; beaucoup de gens étaient là. D'habitude, nous ne parlons que des douze apôtres, mais d'autres personnes étaient là, ce qui nous pousse à penser que parmi elles se trouvaient peut-être des femmes. De toutes façons, les deux disciples s'y rendirent et se mirent à raconter au groupe ce qui leur étoit arrivé. Lorsqu'ils étaient entrés, quelqu'un était en train de rendre témoignage que le Seigneur était apparu à Simon, ce qui prouve que cette apparition avait au moins été antérieure.

Pendant le repas et les témoignages, on dit que Jésus se tint au milieu d'eux. Puis l'on trouve ceci: «Saisis de frayeur et d'épouvante, ils croyaient voir un esprit» (Luc 24:37); ceci était une conclusion toute naturelle: ils se trouvaient dans une pièce close dont la porte était fermée et puis quelqu'un s'était matérialisé qui était venu soit du plafond soit à travers les murs. Et il leur dit. «Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi pareilles pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs?

«Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi; touchez-moi et voyez: un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai» (Luc 24:38, 39).

Et sans poser de questions ils sentirent les marques des clous dans ses mains et ses pieds et ils mirent la main dans la blessure du côté causée par la lance. Nous savons, d'après une déclaration fidèle, que c'est précisément ce que firent les Néphites croyants lorsqu'il leur apparut à la fin de cette année-là, en Amérique. Puis il dit à ceux qui se trouvaient dans la chambre haute: «Avez-vous ici quelque chose à manger?» (Luc 24:41), ce qui était une question pour la forme puisqu'ils étaient en train de manger et qu'il le savait. Ils lui apportèrent «du poisson rôti et un rayon de miel. Il en prit, et il mangea devant eux» (Luc 24:42, 43). Et il s'ensuivit des discussions.

Dix membres des Douze étaient là. Pour une raison que nous ignorons, Thomas était absent. Lorsqu'ils lui racontèrent ce qui était arrivé, Thomas leur dit: «Si je ne vois pas de mes yeux la marque des clous, si je ne la touche pas de mes mains et si je ne la sens pas, je ne croirai pas» (voir Jean 20:25). Nous pensions qu'il s'agissait de doute de sa part, mais ce doute n'était pas plus réel que celui des dix autres lorsqu'ils pensèrent que Jésus était un esprit. Thomas indiquait ainsi qu'il n'avait pas encore compris la

nature corporelle littérale de la résurrection, bien qu'il eût dû accepter le témoignage des apôtres. En fait, Thomas fut l'un des membres les plus courageux des Douze ; ce fut le seul qui dit : «J'irai mourir avec toi», alors que Jésus allait faire ressusciter Lazare et que les autres disaient que les Juifs de la région voulaient tuer le Seigneur (voir Jean 11:16).

Ces hommes étaient courageux, capables, dévoués ; mais ils n'apprenaient que degré par degré et étape par étape.

Une semaine plus tard et toujours un jour de sabbat (ce qui amènera à avoir le dimanche comme jour de culte, comme sabbat), les mêmes personnes, ou un groupe semblable, se réunirent apparemment dans la chambre haute, Jésus apparut et dit à Thomas: «Avance la main et sens les marques des clous dans mes mains et mes pieds; ne sois pas incrédule, mais crois» (voir Jean 20:27). Apparemment, Thomas tomba à genoux et dit : «Mon Seigneur et mon Dieu» (Jean 20:28). Nous supposons qu'il accepta l'invitation et, comme les autres l'avaient fait la semaine précédente, qu'il toucha les plaies. Vinrent ensuite ces mots disant qu'il était béni d'avoir cru en ce qu'il voyait, mais que les autres qui croyaient sans avoir vu étaient encore plus bénis (voir Jean 20:29).

L'apparition suivante dont nous avons une trace chronologique eut lieu sur les rives de la mer de Tibériade (mer de Galilée). Du temps avait dû s'écouler. La scène se passe le matin de bonne heure. Sept membres des Douze seulement sont présents. Nous ne connaissons que le nom de cinq d'entre eux. Ils avaient passé toute la nuit à pêcher sans rien prendre. Jésus vint sur le rivage, les appela, disant : «Enfants, n'avez-vous rien à manger?» Non, ils n'avaient rien à manger. Il leur dit : «Jetez le filet de l'autre côté» (voir Jean 21: 5, 6). C'est ce qu'ils firent. Et les filets furent immédiatement pleins à craquer, ce qui rappelle ce miracle pendant sa vie mortelle auprès des fils de Zébédée.

Jean, dont la compréhension était un peu plus spirituelle que celle des autres, dit : «C'est le Seigneur» (Jean 21:7). Et Pierre, toujours impétueux, nagea jusqu'à la côte pour être le premier à accueillir le Seigneur. Ils ramenèrent le filet. En accostant, ils virent que Jésus avait allumé un feu

sur lequel il faisait rôtir du poisson et cuire du pain. Il leur demanda du poisson qu'il ajouta à ce qui était déjà cuit. Et ils mangèrent. Nous pouvons présumer, et j'expliquerai pourquoi plus tard, que Jésus mangea aussi.

C'est à ce moment-là que Jésus demanda trois fois à Pierre s'il l'aimait et qu'il lui donna cet ordre important: «Pais mes agneaux». C'est à ce moment-là aussi qu'il dit à Jean que ce dernier vivrait pour rendre témoignage aux nations et royaumes avant de voir le retour du Seigneur dans toute sa gloire.

L'apparition suivante eut lieu, sur cette montagne en Galilée. Nous n'avons que peu de renseignements à ce sujet, mais manifestement ce fut une apparition glorieuse, car plus de cinq cents frères s'y trouvaient. Ce qui nous amène à penser qu'il y avait aussi des femmes. Nous supposons qu'il a dû faire la même chose que chez les Néphites et que pour un tel groupe, il prêcherait plus de doctrine et ferait plus de choses qu'il n'en aurait fait dans d'autres conditions. De toutes façons, c'est là où il donna l'ordre aux Douze d'aller par tout le monde et de prêcher l'Évangile à toute la création. Nul doute qu'il dit beaucoup d'autres choses.

Nous en sommes à huit apparitions. Après cela, il apparut à Jacques (voir 1 Cor. 15:7).

La dixième apparition dont parle le Nouveau Testament, c'est l'Ascension. À ce sujet, nous savons

seulement que quarante jours après sa résurrection, il apparut aux onze apôtres. Apparemment, ils se rendirent au mont des Oliviers. Alors qu'ils s'y trouvaient, ils parlèrent du rétablissement du royaume d'Israël. Et puis il monta au ciel. Nous lisons que deux anges se trouvaient là et dirent: «Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel au milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel» (Actes 1:11).

Nous retirons de cette brève révision plusieurs enseignements importants: nous savons que les êtres ressuscités qui portent leur gloire en eux peuvent marcher sur terre comme les mortels; qu'ils peuvent converser, raisonner et enseigner comme ils l'ont fait à l'état mortel; qu'ils peuvent cacher et manifester leur véritable identité; qu'ils peuvent traverser corporellement de solides murailles; qu'ils ont un corps de chair et d'os que l'on peut sentir et toucher; que si le besoin s'en fait sentir (et à des moment donnés), ils peuvent conserver les cicatrices et les blessures de la chair; qu'ils peuvent manger et digérer les aliments; qu'ils peuvent disparaître à la vue des mortels et se déplacer par des moyens qui nous sont inconnus.

Comment pouvez-vous donc prouver que le Père et le Fils apparurent à Joseph Smith? Comment pouvez-vous prouver la véracité du message de salut que Jésus présenta aux apôtres? Voici un exemple tiré du sermon que Pierre prononça chez Corneille qui avait reçu la visite d'un ange et qui avait gagné la faveur du Seigneur. Voici ce que dit Pierre: «Nous sommes témoins de tout ce (que Jésus de Nazareth) a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont tué en le pendant au bois.

«Dieu l'a ressuscité le troisième jour et il a permis qu'il apparût,

«Non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu, à nous *qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il fut ressuscité des morts.*

«Et Jésus nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts.

«Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés» (Actes 10: 39-43).

La façon dont Pierre et les anciens disciples prouvèrent que Jésus était le Fils de Dieu et que, par conséquent, l'Évangile qu'il enseignait était le plan de salut, cette façon devait établir qu'il était ressuscité. Parce qu'il s'agit du spirituel, pour prouver qu'un homme est bien ressuscité, vous devez rendre témoignage par le pouvoir de l'Esprit de la connaissance qui est vraie pour vous, qui vous est personnelle et littérale. Pierre aurait pu dire devant une assemblée: «Je sais que Jésus est le Seigneur parce qu'Ésaïe a dit ceci et cela à son sujet. Ou bien un prophète a dit ceci» Je suppose qu'il l'a fait pour une certaine raison. Mais la meilleure chose que pouvait faire Pierre, c'était de prendre la parole devant le peuple et de dire:

«Je sais qu'il était le Fils de Dieu. J'étais dans la chambre haute. Je l'ai reconnu. C'était l'homme qui avait œuvré pendant plus de trois ans au milieu de nous. J'ai senti les marques des clous dans ses mains et ses pieds. J'ai mis la main dans la blessure au flanc que lui avait fait la lance. Je l'ai vu manger ; il a mangé du poisson et un rayon de miel. Il a un corps. Il a dit que son corps était de chair et d'os. Je sais qu'il est le Fils de Dieu. Je suis son témoin !»

Le message de salut est proclamé par des témoins. Cette partie de la vie du Seigneur Jésus nous montre ce que nous devons faire lorsque nous présentons le message du rétablissement aux autres enfants de notre Père.

Comment pouvez-vous prouver la véracité du message du rétablissement. Eh bien, vous prêcherez l'Évangile. Vous devez enseigner les doctrines du salut, sinon les gens ne pourront pas juger ou comprendre pour mesurer le mérite et la véracité de votre témoignage. Vous commencez par enseigner ce qu'a fait Dieu dans toute sa gloire à notre époque.

Vous enseignez comment les cieux se sont ouverts, comment il a parlé à nouveau et comment il a rétabli son Évangile éternel dans sa plénitude en envoyant des anges donner les clefs, le pouvoir et l'autorité aux hommes. Après avoir enseigné la verité à l'aide des saintes Écritures, une fois que le message est aussi clair, facile et simple que vous pouvez le rendre, la seule chose qui reste à faire pour convaincre et vaincre, c'est rendre témoignage.

En tant que membres de l'Église et du royaume de Dieu, nous avons reçu ce que l'on appelle le don du Saint-Esprit. Ce don du Saint-Esprit, c'est le droit d'avoir constamment la compagnie de ce membre de la Divinité, selon notre fidélité. Cela signifie que le Saint Esprit de Dieu qui est un personnage d'esprit, en harmonie avec les lois - des lois éternelles et ordonnées -, parlera à l'esprit qui se trouve en nous pour nous donner une preuve éternelle. Le reçu de cette preuve porte le nom de *témoignage*. Il nous vient par révélation du Saint-Esprit de Dieu.

À notre époque, un témoignage consiste en trois choses: c'est la connaissance que Jésus est le Seigneur, qu'il est le Fils du Dieu vivant qui fut crucifié pour les péchés du monde. C'est le fait que Joseph Smith fut un prophète de Dieu appelé à rétablir les vérités de l'Évangile et à révéler la connaissance du Christ à notre époque. C'est savoir que l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours est la seule Église véritable et vivante sur toute la terre ; c'est le seul endroit où l'on puisse trouver le salut, c'est l'organisation qui administre l'Évangile et, par là-même, administre le salut aux fils des hommes.

Nous enseignons l'Évangile. Après avoir enseigné clairement et de notre mieux, nous rendons témoignage en disant: «Je sais». Nous disons que le Saint-Esprit de Dieu

m'a révélé, nous a révélé, a révélé aux saints des derniers jours que cette œuvre est vraie. Après avoir enseigné et rendu témoignage, toute personne qui se sent en accord, toute personne qui s'est préparée spirituellement à recevoir la vérité, sentira en son cœur que ce que nous avons dit est vrai. Pas besoin d'en discuter ; pas besoin d'en débattre ; il ne s'agit pas d'une conversion intellectuelle. Ce sera une révélation du Saint-Esprit de Dieu.

Je pense que l'on a suivi ce modèle à toutes les époques et dans toutes les dispensations. Je pense aussi que nous avons à notre époque quelque chose qui dépasse et surpasse ce qui existait auparavant. Le Seigneur nous a donné le Livre de Mormon comme témoin de la vérité ; le Livre de Mormon doit «convaincre le Juif et le Gentil que JÉSUS est le CHRIST, le DIEU ÉTERNEL, qui se manifeste à toutes les nations» (Livre de Mormon, page de titre). Et Le Livre de Mormon prouve «au monde que les Saintes Écritures sont vraies et que Dieu inspire les hommes et les appelle . . . à notre époque et dans notre génération, tout comme dans les générations d'autrefois» (D. & A. 20:11).

Si nous ne trouvons pas dans la vie du Christ quelque chose qui s'applique à nous, nous ne recevons pas tout ce que nous devrions recevoir. Nous devrions étudier sa vie et vivre comme lui. Nous devrions étudier des moments de sa vie et en retirer les concepts et les principes qui nous permettraient en de semblables conditions de faire ce pour quoi nous avons été appelés à notre époque.

Lorsqu'il rendit témoignage de la véracité du Livre de Mormon, le Seigneur utilisa le langage le plus solennel que connaisse l'humanité. Il prononça un serment. Parlant de Joseph Smith, il dit : «Il a traduit le livre, à savoir cette partie que je lui ai commandé de traduire, et aussi vrai que votre Seigneur et votre Dieu est vivant, la traduction est exacte» (D. & A. 17:6).

Si nous nous trouvons en harmonie avec cela et si nous comprenons tout ce qu'embrassent les réalités éternelles dont nous parlons, nous devons pouvoir rendre ce genre de témoignage au sujet du rétablissement de la vérité éternelle à notre époque. Nous devons pouvoir dire : «Le Seigneur a rétabli et établi son royaume parmi les hommes». Et avec Dieu pour témoin, c'est vrai. □

OÙ IRONS-NOUS SI NOUS LE SUIVONS?

par Vaughn J. Featherstone
du Premier collège des soixante-dix

Je me rappelle l'histoire de cette lectrice vorace dont le bureau était rempli de livres. Chaque soir, elle rentrait chez elle et lisait des livres tirés de sa bibliothèque. Elle finissait toujours les livres commencés.

Un soir, elle décida de lire un livre qu'elle évitait tout particulièrement. Elle le prit et se mit à lire. Il était ennuyeux et peu intéressant, mais elle s'était promise de toujours finir un livre commencé. Soir après soir, elle poursuivit sa lecture jusqu'à la dernière page, puis elle rangea le livre sur son étagère et se fit cette réflexion : «C'est le livre le plus ennuyeux que j'aie *jamais* lu!»

Quelque temps après, elle sortit avec un ami qui lui demanda si elle avait lu un certain livre. Il s'agissait de ce livre si ennuyeux. Elle s'en souvenait bien et lui demanda : «Oui, pourquoi?»

Il lui répondit qu'il en était l'auteur. Et ils en discutèrent.

Ce soir-là, lorsqu'il la laissa devant chez elle, elle alla dans son bureau, sortit le livre et passa toute la nuit à le lire. Aux

premières lueurs de l'aube, elle le referma, alla le ranger et se fit cette réflexion : «Voici le plus beau livre que j'aie jamais lu !» Ce qui changeait, c'était que maintenant elle en connaissait l'auteur.

Le Seigneur a dit dans les Doctrine et Alliances :

«Écoutez celui qui est l'avocat auprès du Père, qui plaide votre cause devant lui,

«Disant : Père, vois les souffrances et la mort de celui qui n'a commis aucun péché, en qui tu te complaisais ; vois le sang de ton fils qui a été versé, le sang de celui que tu as donné, afin que tu sois glorifié ;

«C'est pourquoi, Père, épargne ceux-ci, mes frères, qui croient en mon nom, afin qu'ils viennent à moi et qu'ils aient la vie éternelle» (D.&A. 45:3-5).

Nous devons apprendre à connaître l'Auteur de notre vie, tant de choses éternelles en dépendent.

J'ai peu étudié, mais je suppose que le plus de choses que j'aie jamais apprises, c'est au sujet de Jésus-Christ. Je sais et j'ai lu plus de choses à son sujet, et j'ai plus servi sa cause dans la vie que dans tout autre domaine. Je suis très heureux de pouvoir vous expliquer ce que je ressens à son sujet.

Je crois que de temps en temps, nous devrions faire un retour en arrière et réfléchir à la vie du Sauveur. Alma a dit :

«Et voici, il naîtra de Marie, à Jérusalem, pays de nos ancêtres ; elle sera vierge, vase de prix et de choix ; elle sera couverte de l'ombre du Saint-Esprit, et concevra par son pouvoir et elle enfantera un fils, oui, même le Fils de Dieu.

«Il viendra endurer des douleurs, des afflictions, et des tentations de toutes sortes ; et cela, pour que soit accomplie la parole qui dit : Il se chargera des peines et des misères de son peuple.

«Il prendra sur lui la mort pour rompre les liens de la mort qui entravent son peuple ; il prendra ses infirmités, afin que ses entrailles soient remplies de miséricorde selon la chair, et pour connaître, d'après la chair, comment secourir son peuple dans ses infirmités.

«Or, l'Esprit connaît toutes choses, cependant le Fils de Dieu souffre, selon la chair, afin de prendre sur lui les péchés de son peuple, afin d'effacer ses transgressions par le pouvoir de sa délivrance ; et maintenant voici, c'est là le témoignage qui est en moi» (Alma 7:10-13).

Pour étudier vraiment la vie du Sauveur, je pense que je dois vous parler de ce qu'il fait pour nous dans la vie quotidienne. Marcher sur ses traces nous conduira là où nous ne penserions jamais aller. Je vais vous parler de certains de ces endroits où nous irons en marchant sur ses traces.

Nous lisons souvent l'histoire de cette pauvre veuve qui plaça son obole dans le tronc ; je suppose qu'elle était très embarrassée du peu qu'elle donnait. J'ai connu une veuve qui vint trouver l'évêque lors du règlement de la dîme et qui lui dit : «Voici ma dîme». Elle dit avec douceur et humilité : «C'est tout, frère, mais c'est une dîme entière». Le montant en était si faible qu'il traduisait un revenu bien inférieur à ce qui est considéré comme le seuil de la pauvreté dans son pays. Je ne pense pas que nous comprenions bien le problème. Certains ont l'âme pauvre, d'autres l'esprit pauvre, et puis il y a ceux qui connaissent la richesse de l'esprit comme cette sœur.

Lorsque nous nous souvenons du Sauveur, nous devons aussi penser à la femme atteinte d'une perte de sang,

chaque jour de sa vie depuis douze ans. Elle était allée consulter de nombreux docteurs ; elle y avait dépensé tout son argent, mais son état n'avait fait qu'empirer. Et puis elle avait appris que Jésus serait dans la rue. Désespérée, elle le regarda venir, pensant, j'en suis certain, en se mouvant dans la foule : «Si je pouvais toucher ses vêtements je serais guérie». Elle finit par l'atteindre, par toucher ses vêtements et elle guérit.

Le Sauveur s'arrêta et dit : «Qui m'a touché ?» Ses disciples lui répondirent : «Que veux-tu dire ? Nous sommes au milieu de la foule». Il se retourna pour regarder les gens autour de lui et il remarqua sans aucun doute cette femme qui resplendissait. Si je sais lire entre les lignes, elle se sentit coupable et s'est peut-être dit : «J'aurais dû demander.» Alors elle s'avança, s'agenouilla devant lui et lui avoua simplement : «C'était moi, Seigneur.» Il lui répondit : «Ma fille, ta foi t'a sauvée» (voir Marc 5:24-34). Je l'aime pour cette réponse.

Je l'aime pour d'autres raisons, pour d'autres endroits où je suis arrivé en marchant sur ses traces. Je l'aime à cause d'un appel téléphonique en provenance de l'Idaho. Un jeune couple venait d'avoir des jumeaux prématurés. L'un deux allait assez bien, mais l'autre fut envoyé au centre médical de l'Université d'Utah, car il ne pesait qu'un peu plus de 700 grammes. Imaginez à peu près deux plaques de beurre et vous aurez une idée de la taille de ce petit être. J'ai reçu un appel de l'Idaho : «Il a reçu une bénédiction, mais cela vous ennuirait-il d'aller à l'hôpital et de lui en donner une autre ?» Ce jour-là, la seule heure de libre qui me restait c'était cinq heures du matin. Je suis allé au centre médical, puis dans la salle des couveuses où je l'ai trouvé. J'ai posé mes doigts, ceux qui tenaient sur le front de ce petit être, je lui ai donné une bénédiction et Dieu m'a donné l'impression qu'un jour, ce garçon — un mètre quatre-vingts et cent kilos, serait le jeune ambassadeur de notre Seigneur.

J'ai vécu d'autres expériences. Un jour que je quittais une conférence, une famille m'arrêta. Elle connaissait un non-

Aux premières lueurs de l'aube dans le ciel, elle le referma, alla le ranger et se fit cette réflexion : «Voici le plus beau livre que j'aie jamais lu !» Ce qui changeait, c'était que maintenant elle en connaissait l'auteur.

membre qui avait de graves problèmes. On me demanda si je pourrais lui donner une bénédiction. Nous allâmes à son appartement. Dans sa salle de séjour, il y avait deux choses : un siège et une chaîne stéréo, et rien d'autre. Une petite fille de neuf ans s'occupait du père, car sa mère les avait abandonnés, son père, son jeune frère et elle lorsqu'elle avait appris que son mari avait un cancer. La petite fille nous fit prendre le couloir pour aller dans la chambre du malade. Cet homme d'un mètre quatre-vingts qui ne pesait plus qu'une trentaine de kilos était couché sur le lit du bas de deux lits superposables. Nous lui donnâmes une bénédiction tout en sentant qu'il ne vivrait pas. Mais nous fûmes poussés à lui donner cette bénédiction qui aurait une grande valeur pour lui : son fils et sa fille seraient

protégés, des anges les accompagneraient toute leur vie durant, ils seraient protégés quand il ne serait plus là pour le faire. Ce genre d'expérience ne peut être acheté par tout l'argent du monde.

Parce que j'essaie de marcher sur les traces du Seigneur, je suis entré récemment en relation avec un jeune homme et son père. Ce jeune homme et son ami faisaient une excursion sur les vallonnements de Cody, dans le Wyoming. Cet ami sauta par-dessus une ligne à haute tension qui était tombée, mais le jeune homme se prit les pieds dedans et fut électrocuté. Son ami repartit en courant trouver le père de ce garçon et ce n'était pas tout près! Il lui dit que son fils s'était électrocuté et qu'il était mort. Le père qui n'était pas tout jeune remonta en courant, ce qui lui prit une quinzaine de minutes. Lorsqu'il arriva à l'endroit où le jeune homme était étendu par-dessus les fils, il arriva à le dégager avec une planche ou une branche. Il prit ensuite son fils dans ses bras et dit : «Au nom de Jésus-Christ et par le pouvoir et l'autorité de la sainte Prêtrise de Melchisédek, je te commande de vivre». Le mort ouvrit les yeux dans les bras de son père. On l'emmena au centre médical de l'Université d'Utah où il guérit.

Non seulement le Seigneur nous fait vivre de merveilleuses expériences, mais il change aussi notre vie. Je me souviens de l'histoire de Schadrac, Méschac et Abed-Nego, ces trois officiers hébreux qui furent convoqués devant Nebucadnetsar parce qu'ils refusaient d'adorer sa statue. En colère, le roi leur dit : «Schadrac, Méschac et Abed-Nego . . . vous adorerez la statue que j'ai faite ; si vous ne l'adorez pas, vous serez jetés à l'instant même au milieu d'une fournaise ardente» (Daniel 3:14, 15).

Pouvez-vous comprendre le genre de pression auquel il soumet ces jeunes Hébreux? Il ne s'agit pas d'une faible pression, d'une petite tentation ; leur vie dépendait vraiment du résultat.

Et voici ce qu'ils répondirent : «Voici, notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de ta main, ô roi.» Et puis ceci : «Sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue que tu as élevée» (Daniel 3:17, 18).

Je pense que pour avoir cette influence qu'ont eue ces trois jeunes hommes comme celle que le Seigneur exerce sur ma vie et sur la vôtre, il doit nous fournir quelque chose de solide à quoi nous tenir. Vous pensons à cette déclaration de Pierre qui est si souvent citée : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Matt. 16:16). Et Thomas : «Allons aussi, afin de mourir avec lui» (Jean 11:16). Je fais cas de cela.

Et nous pensons au prophète Joseph, à Hyrum, à Willard Richards, à John Taylor et à tant d'autres qui se trouvaient en grand danger de perdre la vie. Willard Richards dit au prophète Joseph : «Joseph, si vous êtes condamné à mort, je mourrai votre place».

Sachant ce que beaucoup ne savaient pas à cette époque-la, Joseph répondit : «Mais vous ne pouvez pas faire cela, Willard».

Willard Richards lui dit : «Mais si, Joseph, je le ferais». (Voir *Enseignements du prophète Joseph Smith*, page 560.)

Cela nous aide à comprendre quel genre d'homme sert le Maître. Cela nous aide à voir ce qu'il fera de nous si nous le laissons faire.

Jésus est vraiment notre créateur. Une fois que le Sauveur avait enseigné un

point de doctrine très dur, les disciples l'avaient quitté deux par deux pour ne jamais plus remarcher avec lui. Pour finir, il ne restait plus que les douze apôtres. Le cœur lourd, très certainement, le Seigneur leur dit: «Allez-vous partir aussi?» et Pierre lui répondit: «Seigneur, à qui irions-nous. Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu» (Jean 6:68, 69).

«Il y a quelques années de cela, un soir, assis sur le lit, j'ai compris qu'avant de pouvoir être digne de ce poste élevé auquel j'avais été appelé, je devais aimer tout être vivant sur terre et lui pardonner.»

HAROLD B. LEE

Qu'en pensez-vous? A qui irions-nous, si ce n'était à lui? Où dans le monde entier? Où trouverions-nous cette paix qui surpasse toute intelligence? Où pouvons-nous aller lorsque nous avons besoin de nous trouver de l'autre côté, alors que nous sommes à la limite de nos forces, lorsque nous sommes arrivés à cette montagne trop élevée et trop large pour être franchie? Où pouvons-nous aller, si ce n'est à lui?

Nous devrions réfléchir à la façon dont cela nous touche, vous et moi. Nous devons vivre en chrétiens si nous espérons marcher avec lui. Le président Harold B. Lee a dit: «Il y a quelques années de cela, un soir, assis sur le lit, j'ai compris qu'avant de pouvoir être digne de ce poste élevé auquel j'avais été appelé, je devais aimer tout être vivant sur terre et lui pardonner; j'ai compris cela et j'ai ressenti cette paix, ces conseils, ce réconfort et cette inspiration qui m'ont dit ce qui allait arriver et qui m'ont fourni des impressions que je savais venir de source divine.» (*Improvement Era*, novembre 1946, page 760.)

Je me demande si, à ce moment-là, il n'a pas su qu'il serait prophète, voyant et révélateur de cette Église. Comme lui, je pense que nous devons aimer tout être qui vit sur terre et lui pardonner: un fils rebelle, un mari, une femme, peut-être un ancien conjoint dont on a divorcé, peut-être quelqu'un qui nous a terriblement offensés. Pour nous montrer chrétiens, nous devons aimer tout être vivant sur terre et lui pardonner. C'est alors que nous aurons droit à cette paix.

James E. Talmage a dit que chacun de nous doit payer la même chose lorsque nous acceptons lee Christ et sa crucifixion. Le coût sera éternellement et toujours le même. C'est tout simplement, tout ce que nous possédons. Pour être vraiment ses disciples, le prix ne doit pas être moindre que tout ce que nous avons. Certains diront peut-être: «J'irai jusque-là et c'est tout.» Je ne crois pas qu'une telle attitude puisse faire de nous de vrais disciples.

Écoutez ces paroles d'un prophète moderne, du président Spencer W. Kimball: «Nous invitons cordialement tous les auditeurs à entrer dans le jardin arrosé, dans l'ombre des arbres agréables, dans la vérité inchangeante.

«Venez avec nous dans la sécurité, l'assurance, la logique. Ici coulent les

eaux rafraîchissantes. La source ne tarit pas.

«Venez écouter la voix d'un prophète et entendre la parole de Dieu». («Voix du passé, du présent et du futur», *l'Étoile*, octobre 1971, page 316.)

C'est vrai. Nous devons en arriver au point où nous le trouverons et où nous saurons qu'il est le capitaine de notre âme. Nous marcherons sur ses traces si nous arrivons à l'accepter, à nous dépouiller de notre orgueil et à servir autrui.

Le Sauveur a dit : «Tournez-vous vers moi dans chacune de vos pensées ; ne doutez pas, ne craignez pas.

«Voyez les plaies, qui percèrent mon côté et aussi les marques de clous dans mes mains et mes pieds. Soyez fidèles, gardez mes commandements et vous hériterez du royaume des cieux. Amen» (D. & A. 6:36, 37). □

Une catastrophe ferroviaire

l'Évangile en action en Thaïlande

Illustration Judy Law

par Carole Osborne Cole
en consultation avec le bureau général de la Société de Secours

Yupha Thubthimthong était pétrifiée par ce qu'elle voyait. Elle se sentit envahie par la peur, la révulsion et l'horreur ; elle voulait fuir. Elle ne voulait rien faire, même pas aider. Devant elle, le carnage d'une catastrophe ferroviaire : un train de voyageurs en provenance de Ban Pong et un train de marchandises qui se rendait dans le sud de la Thaïlande s'étaient heurtés de plein fouet près de la gare. Le train de voyageurs avait déraillé. Beaucoup de gens avaient été tués, et beaucoup plus se trouvaient pris dans les débris fumants, grièvement blessés.

On avait fait appel à Yupha qui était membre de la Société de Secours des Services d'entraide féminins thaïlandais. Elle avait juste pris le temps d'enfiler l'uniforme bleu de la société et puis elle s'était précipitée sur le lieu de l'accident. Rien ne l'avait préparée à la vision terrible qui s'imposa à elle. Comme elle hésitait, il lui sembla entendre un léger murmure : «Tu es une sainte des derniers jours. Tu dois faire briller ta lumière pour que le monde la voie. Tu dois avoir assez de force, de patience et de courage pour aller les aider.» Fortifiée par cette voix, elle respira profondément et se lança dans cette pénible tâche de retirer les corps des débris et de préparer les blessés pour le transport à l'hôpital.

Tout semblait être couvert de sang et l'air était empuanti. Pourtant Yupha travaillait avec détermination. Elle trouva bientôt une femme à demi-écrasée sous un lourd réservoir de gaz. Yupha se précipita pour l'aider. S'approchant, elle vit que cette femme était enceinte et prête à accoucher. L'enfant naquit au moment où l'on souleva le réservoir. Yupha dut s'excuser et partir tant elle était accablée. Elle avait besoin de reprendre courage.

Elle recherchait en aveugle un endroit où elle pourrait se calmer quand elle tomba sur une femme qui brandissait un bâton et lui cria : «Mes enfants sont morts à cause de vous ! Tout est détruit à cause de votre négligence ! Regardez donc !» Yupha s'écarta en titubant de cette menace. Elle ne comprenait pas bien les accusations de la femme. Cette dernière était folle de douleur parce qu'elle avait perdu deux enfants dans la collision et n'avait pu retrouver qu'un seul corps. Cette pauvre mère avait vu l'uniforme de Yupha qu'elle avait alors prise pour une employée des chemins de fer.

Aussi calmement qu'elle le pût, Yupha lui expliqua qu'elle ne travaillait pas pour les chemins de fer, mais qu'elle était seulement venue apporter de l'aide. Trois agents de police remarquèrent le conflit et prévinrent la mère en rage qu'ils l'arrêteraient si elle blessait Yupha.

«Et si j'étais cette mère ?» se demanda Yupha, «Moi aussi, je serais folle de douleur.» Elle se tourna vers les agents et leur dit : «Je vous en prie, ne lui faites pas de mal. Elle agit sous le coup de la douleur.» Surpris, les agents protestèrent que la femme avait essayé de frapper Yupha et qu'elle recommencerait certainement.

«Je n'ai pas peur», répondit-elle. «Mon Père céleste enseigne que nous sommes tous frères et sœurs ; nous devons nous aimer. Elle ne me fera pas de mal.»

En hésitant, la police libéra la femme. Yupha retourna vers sa tâche effrayan-

te. Elle passa plusieurs heures à faire ce travail difficile et qui lui brisait le cœur.

À la fin, on chercha parmi les travailleurs quelqu'un dont le groupe sanguin était «O». Une petite fille devait être opérée et l'hôpital manquait de sang. Sans opération et sans transfusion, l'enfant allait mourir. Yupha se porta volontaire et se rendit à l'hôpital pour donner du sang. Elle ne l'avait jamais fait auparavant. Il y avait un tel besoin qu'on lui prit plus que le montant normal. On sentait l'urgence dans l'hôpital et chez le personnel. Sans savoir qu'elle devait se reposer après le don du sang, Yupah quitta l'hôpital et retourna à l'endroit de la collision.

Vers la fin de l'après-midi, le pire était fait. Yupha pensa à ses enfants et à leurs besoins. Elle se prépara à rentrer chez elle. Mais avant son départ, un responsable des chemins de fer demanda aux volontaires de se réunir à l'hôpital où Yupha avait fait le don de son sang. Le directeur voulait les voir et les remercier.

Le ministre de la Santé publique remercia aussi les volontaires. Pendant qu'il parlait, la mère qui, à la gare, avait été folle de douleur entra dans la pièce. Elle avait l'air de chercher quelqu'un. Le médecin qui l'accompagnait dit d'une voix forte : «Y a-t-il une madame Yupha ici?» (C'est la coutume en Thaïlande de s'adresser aux gens par leur titre suivi de leur prénom.) Yupha savait qu'elle devait se faire connaître ; elle fit un signe de tête à contre-cœur. Mais déjà la femme l'avait vue. Elle courut vers elle et se mit à pleurer.

Yupha, stupéfaite, regarda le médecin. «Le don de votre sang a sauvé sa petite fille. Elle est venu vous remercier.»

On pouvait lire sur le visage de Yupha son soulagement pendant que la femme en pleurs lui exprimait sa gratitude et disait : «Comment pouvez-vous rester si calme? Vous êtes restée sereine alors que j'étais tellement fâchée contre vous. Qu'est-ce qui vous rends comme ça?»

Yupha lui répondit à peu près la même chose qu'aux agents un peu plus tôt : «Mon Église enseigne que nous sommes tous frères et sœurs et que nous devons nous aimer les uns les autres sans tenir compte de la personne ou de ce qu'elle fait.»

Le ministre de la Santé publique, le Dr Martin, assistait à cette scène. Il fut très impressionné par Yupha et par sa réponse à cette mère remplie de joie mais qui avait été folle de douleur.

Le Dr Martin se trouvait dans une position exceptionnelle. Il avait dirigé le ministère de l'Éducation qui englobait le Département de la religion lequel avait imposé des restrictions de visas aux missionnaires de l'Église. La réponse du Dr Martin fut donc la bienvenue. Il remarqua la merveilleuse façon qu'avait Yupha de réagir à une situation difficile. Il reconnut là les fruits du travail des missionnaires de l'Église et promit que dans l'avenir, il essaierait d'assouplir les restrictions apportées aux visas.

Pendant ce temps-là, la mère reconnaissante pressait Yupha de questions concernant l'Église et ses enseignements.

- Après les funérailles de mon enfant, pourrais-je venir à votre église?

- Vous y serez toujours la bienvenue, lui assura Yupha.

Cette longue journée, si riche en événements, touchait enfin à sa fin. Yupha rentra chez elle, auprès de ses enfants ; elle était épuisée mais heureuse de savoir qu'elle avait écouté «le murmure léger» de l'Esprit et qu'elle avait fait agir sa foi. □

PARTAGE DANS LA PAUVRETÉ

par Martha P. Taysom

Il faisait froid, ce jour de février où j'ai frappé chez sœur Chandler. «Bonjour», criai-je en entr'ouvrant la porte pour qu'elle m'entende. «Vous dormez?»

Sœur Chandler arriva lentement de la cuisine pour ouvrir. Elle était petite, voûtée, et elle boitait un peu. Comme toujours, elle portait une longue robe de coton tachée par le charbon qu'elle transportait jusqu'à ce poêle pansu qui exigeait ses soins constants pour chauffer la petite maison. Des cheveux blancs, soulllés eux-aussi de poussière de charbon, entouraient son visage qu'avaient fatigué soixante-dix neuf années de problèmes. Mais ce visage était pourtant serein, car tant qu'elle avait assez de charbon pour se chauffer l'hiver et un peu à manger, elle était heureuse.

Je me souviens de ma stupéfaction lorsque j'avais appris qu'elle ne vivait qu'avec 59 dollars (295 francs) par mois. La maison n'avait que deux pièces. La première contenait ce poêle capricieux, un grand lit, un divan usé et deux commodes en piteux état. L'autre pièce, la cuisine, contenait une petite cuisinière, une table et deux chaises, et une

étagère où elle rangeait ses ustensiles de cuisine, ses casseroles et quelques aliments. Lors de notre première rencontre, elle n'avait ni eau courante, ni cabinet de toilette.

Nous lui avions souvent rendu visite au cours des années où mon mari avait été son instructeur au foyer. Le soir, quand nous allions la voir, la maison était toujours sombre. Elle allumait la seule petite ampoule nue lorsque nous frappions à la porte et elle l'éteignait dès que nous nous éloignions.

Sœur Chandler était devenue membre de l'Église, toute jeune mariée. Son mari était déjà membre. Elle se souvenait de l'époque où il n'y avait ni branche ni pieu. Ils n'avaient de relations avec l'Église que lorsqu'un missionnaire voyageur ou deux leur rendait de temps en temps visite. Mais elle était toujours restée fidèle. Elle nous raconta une fois que son témoignage lui avait donné la force de supporter la mort de ses deux filles pendant l'épidémie de grippe de 1918.

Pendant les quelques mois où je fus la présidente de la Société de Secours, je ne l'ai jamais entendu se plaindre de sa situation, et elle n'a jamais demandé l'aide de l'Église. Mais nous lui apportions à manger quand elle n'avait plus d'argent vers la fin du mois, Une semaine avant que n'arrivât le chèque de sa retraite, j'essayai toujours de lui rendre visite pour voir ce qu'elle faisait.

Sœur Chandler avait les yeux brillants de la joie d'avoir de la visite. «Entrez donc», me dit-elle. «J'étais en train de manger.» Elle était timide et sa voix ne dépassait guère le murmure.

- Je ne veux pas vous déranger. Je vous parlerai pendant votre repas.

Je la pris doucement par le coude et nous allâmes lentement vers la cuisine. En passant près de la commode, elle s'arrêta pour prendre quelque chose dans le tiroir du haut. Je jetal un coup d'œil rapide à son repas. Ce n'était qu'un peu de farine et d'eau qui avaient cuit ensemble pour faire une sorte de bouillie, rien d'autre.

- C'est tout ce que vous avez à manger, sœur?

- Oui. Mais ça n'a pas d'importance. Mon chèque va arriver dans un ou deux jours. Pourriez-vous donner cela à l'évêque, s'il vous plaît?

Elle me mit dans la main une enveloppe de dîme toute froissée.

- Ce mois-ci, je n'ai pas reçu la visite de mes instructeurs au foyer. Je ne peux plus marcher jusqu'à l'Église. C'est ma dîme. Pouvez-vous la lui donner?

Je fixais cette enveloppe grise. Tout en moi voulait crier : «Oh non ! Le Seigneur ne veut pas que vous payiez la dîme !» Mais une petite voix au plus profond de moi murmura : «Ne prive pas cette âme de ses bénédictions.»

Je lui dis vite au revoir en m'efforçant de ne pas pleurer et je courus jusqu'à la voiture pour aller lui acheter à manger.

Sœur Chandler est morte depuis. Je n'oublierai jamais cette leçon qu'elle m'a donnée au sujet du sacrifice et du dévouement. Il lui était plus facile d'avoir faim que de négliger ses obligations envers le Seigneur. □

J'ai une question

Les réponses ont pour but d'aider et d'expliquer, mais ne constituent pas des déclarations officielles de la doctrine de l'Église.

Dean Jarman,
directeur régional
de la région Utah-Salt Lake
des Séminaires et instituts de religion.

Comment le Sauveur peut-il me conseiller personnellement?

Cette question suggère que nous croyons en de très bonnes relations avec le Seigneur où nous sentons sa présence, son amour et ses conseils. C'est dans le cadre de ces relations que l'homme peut consulter le Seigneur et se laisser conseiller par son influence.

Nous nous posons souvent la question suivante: Comment cela se produit-il? Et comment cela peut-il m'arriver? Les Écritures nous enseignent que nous pouvons recevoir conseils et aide du Sauveur. Il faut comprendre qu'une influence ou un Esprit passe du Christ à chaque personne. On l'appelle souvent la Lumière du Christ, l'Esprit du Christ et, parfois même, la parole du Seigneur (voir D.&A. 84:44, 45). Cette influence nous guide et nous éclaire.

Le Seigneur a dit à Joseph Smith que «l'Esprit donne la lumière à tout homme qui vient au monde; et l'Esprit éclaire, pendant sa vie terrestre, tout homme qui écoute sa voix» (D.&A. 84:46). Certains disent que la Lumière du Christ, c'est la conscience véritable. C'est-à-dire que chacun a en lui quelque chose du Christ; il s'agit d'une lumière ou d'une

conscience véritable. Si nous écoutons cette voix ou ce sentiment, le Seigneur nous promet qu'il s'ensuivra des éclaircissements spirituels ou, en d'autres termes, un accroissement de la lumière. Nous comprendrons davantage ce qui est bien et nous connaîtrons mieux la volonté du Christ.

Souvent, lorsqu'une personne essaie de résoudre un problème, elle compte beaucoup sur ses capacités à penser, à étudier les choix existants et à en peser les conséquences. C'est un processus valable mais incomplet. Cette personne doit également rechercher et écouter les sentiments les plus vrais qui existent en elle ; ces sentiments sont la lumière du Christ. Beaucoup de voix peuvent s'adresser à un individu, mais il n'existe qu'une vraie lumière en chacun de nous, celle du Christ. Je vais illustrer cette idée par trois exemples.

Un jour, un missionnaire qui était rentré de mission vint me demander conseil au sujet de son entrée dans une fraternité universitaire. Quand je lui demandai ce qu'il en pensait, il me fit part de plusieurs idées qui semblaient mener à une seule action. Lorsque je lui demandai ce qu'il ressentait à ce sujet au plus profond de lui-même, il eût d'abord l'air surpris et puis il se mit à sourire en reconnaissant que son sentiment différait de ce que suggéraient la plupart de ses raisons.

Un autre jour, un jeune homme est passé à mon bureau. Il consacra plusieurs minutes à parler de façon négative et critique de l'Église et me cita plusieurs raisons pour lesquelles l'Église ne pouvait pas être l'Église du Seigneur. Je lui demandai d'essayer de voir au plus profond de lui-même, d'examiner sa conscience pour savoir si l'Église était celle du Seigneur ou pas. Après un moment de réflexion, il me répondit : «Je sens que c'est l'Église du Seigneur.»

Un homme prônait la nouvelle moralité et disait qu'un garçon et une fille étaient libres de choisir le moyen de s'exprimer leur affection, selon la situation, sans peur de la loi ni d'une punition, car ni l'une ni l'autre n'existait selon lui. Il se trouvait face aux règles morales de Dieu et à cette vérité selon laquelle quelque chose existe en chacun de nous et qui vient du Seigneur et nous aide à distinguer entre le bien et le mal. Je le mis au défi de voir en lui pour comprendre laquelle de ces deux approches opposées de la moralité était juste. Au bout d'un moment, il me répondit ceci : «Ce que je ressens est différent de ce je disais».

Oui, Moroni a eu bien raison d'écrire que «l'Esprit du Christ est donné à tout homme, afin qu'il puisse reconnaître le bien du mal» (Moroni 7:16). Il a ajouté que la seule vraie façon de juger, c'est de pouvoir discerner ses sentiments personnels car «tout ce qui invite à faire le bien . . . est envoyé par le pouvoir et le don du Christ» (Moroni 7:16).

Il faut réfléchir avec sincérité et une intention réelle. Souvent, une personne se détache de l'influence du Seigneur en faveur de ce qui l'intéresse ou lui semble rationnel sur le moment. Cette personne connaîtra des fluctuations de sentiments. Si elle s'inspire vraiment de ces sentiments négatifs, elle continuera à les percevoir si elle veut vraiment savoir ce qu'elle doit faire.

Une jeune fille essayait de décider si elle devait épouser un certain jeune homme ou pas. Elle était indécise car parfois elle ressentait des doutes et de l'incertitude, parfois, elle était certaine de vouloir l'épouser. Tout allait bien lorsqu'ils étaient ensemble, mais lorsqu'elle était seule ou loin de lui, elle ressentait ces doutes et cette incertitude. Nous avons parlé de beaucoup de choses, du genre de personne qu'elle voulait épouser, du problème de la confiance dans le mariage, des raisons possibles de ses doutes, de ses sentiments occasionnels de certitude. Vers la fin de notre conversation, je lui ai demandé de réfléchir à ce qui au plus profond d'elle-même lui semblait être la bonne décision. Au bout de quelques instants, elle me dit qu'en fait, elle avait toujours su que ce n'était pas bon, mais qu'elle avait mis ces sentiments de côté. Il faut suivre le conseil de Mormon «recherchez diligemment dans la lumière du Christ, afin que vous puissiez discerner le bien du mal . . .». Il a promis ensuite: «Si vous voulez vous saisir de toute bonne chose et ne la condamnez pas, vous serez assurément des enfants du Christ» (Moroni 7:19)

Pour arriver à avoir des relations avec le Christ dans lesquelles il vous conseillera, vous devez suivre ces trois étapes simples: (1) reconnaître et croire qu'il y a en vous un sentiment qui vient du Christ; (2) étudier les choix et (3) écouter honnêtement vos sentiments. En cas de doute, il n'est d'habitude pas sage de poursuivre. Si vous suivez vraiment votre conscience, vous ressentirez cette joie et cette paix qui l'accompagnent. Le viel adage qui dit d'obéir à notre conscience est toujours vrai. Vous pouvez le mettre en application lorsque vous apprendrez à discerner et à suivre les conseils du Sauveur. □

«ET LA VÉRITÉ VOUS AFFRANCHIRA»

(Jean 8:32)

Pilate a dit : «Qu'est-ce que la vérité ?» (Jean 18:38). Depuis des siècles, l'homme se débat avec cette question. Chacun, homme ou femme, peut déterminer sa vérité. Nous pouvons aussi nous poser cette question : «Où peut-on trouver la vérité ?»

Il y a cette histoire des hectares de diamants que racontait Russel Cowell, pasteur américain, et qui a été si souvent répétée :

En Perse, Ali Hafid possédait beaucoup de terres, beaucoup de champs productifs. Il avait vergers et jardins et prêtait de l'argent avec des intérêts. Il avait une belle famille. Il était heureux parce que riche, et riche parce qu'heureux.

Un vieux prêtre vint le trouver et lui dit : «Tu pourrais acheter une douzaine de fermes comme la tienne si tu avais un diamant gros comme ton pouce.» Et Ali Hafid lui répondit : «Peux-tu me dire où je trouverai des diamants ?»

- Si tu vois une rivière qui coule sur des sables blancs entre deux hautes montagnes, eh bien tu y trouveras toujours des diamants.

- C'est bien, dit Ali Hafid. Je vais partir.

Il vendit sa ferme, reprit l'argent qu'il avait prêté, confia sa famille à un voisin

par James E. Faust
du Conseil des douze apôtres

et partit à la recherche de diamants. Il traversa ainsi de nombreux pays.

L'homme qui avait acheté la ferme d'Ali mena boire son chameau hors du jardin. Il remarqua un curieux éclair de lumière dans les sables blancs du ruisseau pendant que son animal plongeait le nez dans les eaux peu profondes. Il se pencha et ramassa une pierre noire qui contenait un étrange œil lumineux. Peu de temps après, le vieux prêtre vint lui rendre visite et découvrit un diamant dans cette pierre noire qui contenait un œil lumineux étrange. Ils se précipitèrent dans le jardin pour y creuser les sables blancs à la main et ils y trouvèrent davantage de pierres encore plus belles et d'une plus grande valeur. C'est ainsi que furent découvertes les mines de diamants de Golconde, les plus riches de toute l'Antiquité. Si Ali Hafid était resté chez lui à creuser dans son cellier ou dans ses champs au lieu de se rendre dans des pays inconnus, il aurait eu des hectares couverts de diamants.

La recherche de la vérité ressemble bien souvent à celle des diamants d'Ali Hafid. Nous ne trouvons pas la vérité dans des pays lointains, mais chez nous.

Sir Winston Churchill a dit: «Les hommes trébuchent accidentellement sur la vérité, mais la plupart d'entre eux se relèvent et poursuivent leur chemin comme si de rien n'était.»

L'un des procès les plus importants de l'histoire fut celui de Socrate. Les accusations portées contre lui par le tribunal athénien étaient de deux natures: Premièrement, il était athée et ne croyait pas aux dieux établis par l'État. Deuxièmement, il corrompait la jeunesse en ce sens qu'on l'accusait de pousser les jeunes à se poser des questions au sujet de la sagesse de la société athénienne. Socrate fut jugé coupable par la majorité du jury et condamné à mort par le poison.

Pour arriver à la vérité, les dirigeants des jeunes de l'Église les encouragent à réfléchir et à découvrir la vérité par eux-mêmes. On les encourage à méditer, à étudier, à évaluer et à arriver ainsi à cette connaissance de la vérité où les mène leur conscience, par l'Esprit de Dieu.

Brigham Young a dit: «Ce que je crains c'est que notre peuple ait tellement confiance en ses dirigeants qu'il ne demande pas à Dieu si c'est lui qui le guide. Je crains qu'il ne s'installe dans un sentiment de sécurité aveugle: Que tous sachent par l'inspiration que leur donne

l'Esprit de Dieu si leurs dirigeants marchent ou non sur le chemin que Dieu impose.» (*Discours de Brigham Young*, p. 137.) C'est ainsi que personne ne sera trompé.

Faire des recherches et se poser des questions, c'est un moyen d'arriver à connaître toute vérité, qu'elle soit spirituelle, scientifique ou morale.

Le rétablissement de l'Évangile de Jésus-Christ avec tout ce que cela signifie pour l'humanité a eu lieu parce que Joseph Smith, un garçon de 14 ans, a recherché la vérité ; il avait été guidé par ce passage : «Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée» (Jacques 1:5).

Mes nombreuses années d'expérience auprès des tribunaux m'ont appris que la vérité, étant alors l'obtention de la justice, n'est atteinte qu'après des questions poussées.

Nous encourageons les membres de l'Église à retirer les enseignements de tous les bons livres et de n'importe quelle source. Car, «nous aspirons à tout ce qui est vertueux, aimable, de bonne réputation ou digne de louange» (Treizième Article de Foi).

Après avoir entendu parler de sa célébrité, la reine de Séba rendit visite à Salomon afin de voir si sa sagesse légendaire, ses immenses richesses et son magnifique palais étaient aussi importants que ce qu'on lui avait dit. Il est dit qu'elle «vint . . . pour l'éprouver par des énigmes» (2 Ch. 9:1). Salomon répondit à ses questions. Elle en fut satisfaite et lui dit : «C'est donc vrai ce que j'ai appris dans mon pays au sujet de ta position et de ta sagesse !» (2 Ch. 9:5).

Dans le Livre de Mormon, Amulek s'est posé cette question que toute personne se pose et à laquelle elle doit trouver une réponse : «Et nous avons vu que la grandeur de questions qui vous agite l'esprit, c'est de savoir s'il vous faut croire que la parole est dans le Fils de Dieu ou s'il n'y aura pas de Christ» (Alma 34:5).

Cependant, certains ne se livrent pas à la recherche de la vérité : ils s'adonnent à la dispute ; ils ne cherchent pas à apprendre avec sincérité, mais préfèrent les querelles afin de montrer leur prétendue érudition et à causer des conflits.

Paul a dit à Timothée : «Repousse les discussions folles et inutiles, sachant qu'elles font naître des querelles» (2 Tite 2:23).

Chacun de nous possède le libre arbitre. Chacun de nous peut donc prendre l'ultime décision de savoir ce qui est inspiré par le Seigneur, de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui est vrai ou faux. Le président J. Reuben Clark, fils, a fait la déclaration suivante :

«C'est par le témoignage du Saint-Esprit aux membres que l'Église saura si, lorsqu'ils présentent leurs idées, les Frères sont ‹inspirés par le Saint-Esprit› ; en temps voulu, cette connaissance se manifestera.» Chacun doit accepter ou rejeter les valeurs qui lui donneront le plus grand bonheur.

Lorsque nous nous posons la question de Pilate, à savoir : «Qu'est-ce que la vérité ?», nous pouvons nous aider de la sagesse du philosophe anglais Sir Francis Bacon, qui a dit : «La vérité est faite de trois parties : premièrement, la recherche qui nous permet de la solliciter ; deuxièmement, la connaissance de la vérité qui en est la présence ; et troisièmement, la croyance qui en est la jouissance.»

Le président Harold B. Lee a souvent conseillé aux dirigeants de l'Église de trouver le temps de réfléchir, de méditer, de se retirer du monde et de se livrer à une évaluation. Tout le monde peut retirer des bénéficces de ce sage conseil.

On trouve une clef de la connaissance et de la vérité individuelles dans la neuvième section des Doctrine et Alliances qui promet au chercheur que s'il étudie le point dans son esprit, il saura qu'il est vrai par une brûlure en son sein (voir D.&A. 9:8).

Il peut être utile et productif de réunir de nombreux faits, mais la personne qui se pose des questions ne s'arrêtera pas là. «La vérité ne consiste pas en une minutieuse précision des détails, mais dans la transmission d'une idée juste. Il existe des façons vagues de parler qui traduisent mieux la vérité que certains faits précis. En disant: ‹Mes yeux répandent des torrents d'eaux, parce qu'on n'observe point ta loi›, le psalmiste ne rend pas les faits, mais déclare une vérité plus vraie et profonde que des faits» (Henry Alford).

Ceux qui se posent des questions avec sincérité et sous l'influence de l'Esprit de Dieu, jouiront non seulement de la compagnie de l'Esprit, mais ils auront encore la compagnie de ceux qui recherchent la vérité. L'essayiste Thomas Carlisle a dit: «J'ai toujours vu que l'honnêteté et la vérité d'un esprit attirent tous les autres esprits qui aiment honnêtement la vérité.»

Cette sagesse dont William Shakespeare s'est fait le porte-parole dans *Hamlet* est éternelle en ce qui concerne la recherche personnelle de la vérité: «Sois loyal à toi-même et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne saurais être déloyal à quiconque.» (Hamlet, Acte 1, scène 3).

Il n'existe pas de plus grande vérité que celle dont le Sauveur a parlé: «Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira» (Jean 8:32). Et le Sauveur poursuit: «Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi» (Jean 14:6). «Quiconque est de la vérité écoute ma voix» (Jean 18:37).

Toute personne qui cherche à s'améliorer doit se livrer à une recherche humble et honnête afin de déterminer où se trouve la vérité en son cœur, en son esprit et dans sa vie. □

AMENEZ DONC VOTRE PIRE ENNEMI À L'ÉGLISE!

par Shawn Bell et Matt Taylor

Il y avait une fois deux garçons qui étaient voisins. Ils avaient le même âge et pourtant, ils ne pouvaient jamais s'entendre. Et puis un jour, tout a changé. Voici le témoignage qu'ils ont rendu récemment dans la paroisse d'Applewood, pieu d'Arvada (Colorado) où ils sont diacres.

«Mes chers frères et sœurs, aujourd'hui je vais vous parler de l'amitié. Je vais vous dire comment un garçon et moi, nous sommes devenus de vrais amis. Ce garçon, c'est Matt. Je l'appelais ‹Matt le méchant›. Ça le mettait en colère et on se battait. On se battait à coups de poing. On se lançait des pierres aussi. Je lui donnais des coups pour m'amuser et puis aussi pour me venger. Il rentrait chez lui avec un œil au beurre noir ou le nez en sang.

J'attirais toujours son attention et j'essayais de le rendre très jaloux. De temps en temps, il se fâchait et il essayait de se venger, mais je gagnais presque toujours. Mais souvent, et c'était le

comble, c'est lui qui me rendait jaloux. Une fois, il a eu un vélo neuf. Il faisait beaucoup de choses avec sa famille, Puis un soir, il m'a invité à une réunion qu'il appelait la soirée famlliale. C'est à ce moment-là que je me suis intéressé à l'Église. Plus tard, j'ai été baptisé.

Cette histoire est véridique. Elle parle de mon voisin. Matt Taylor, Nous sommes tous les deux très actifs dans l'Église. Nous aimons beaucoup le scoutisme et maintenant nous faisons des choses ensemble sans nous battre ni nous disputer. J'en suis reconnaissant. Je suis reconnaissant envers Matt parce qu'il m'a fait entrer dans l'Église. J'espère que vous pourrez faire entrer quelqu'un dans l'Église pour qu'il ressente la même chose que moi.» (Shawn Bell.)

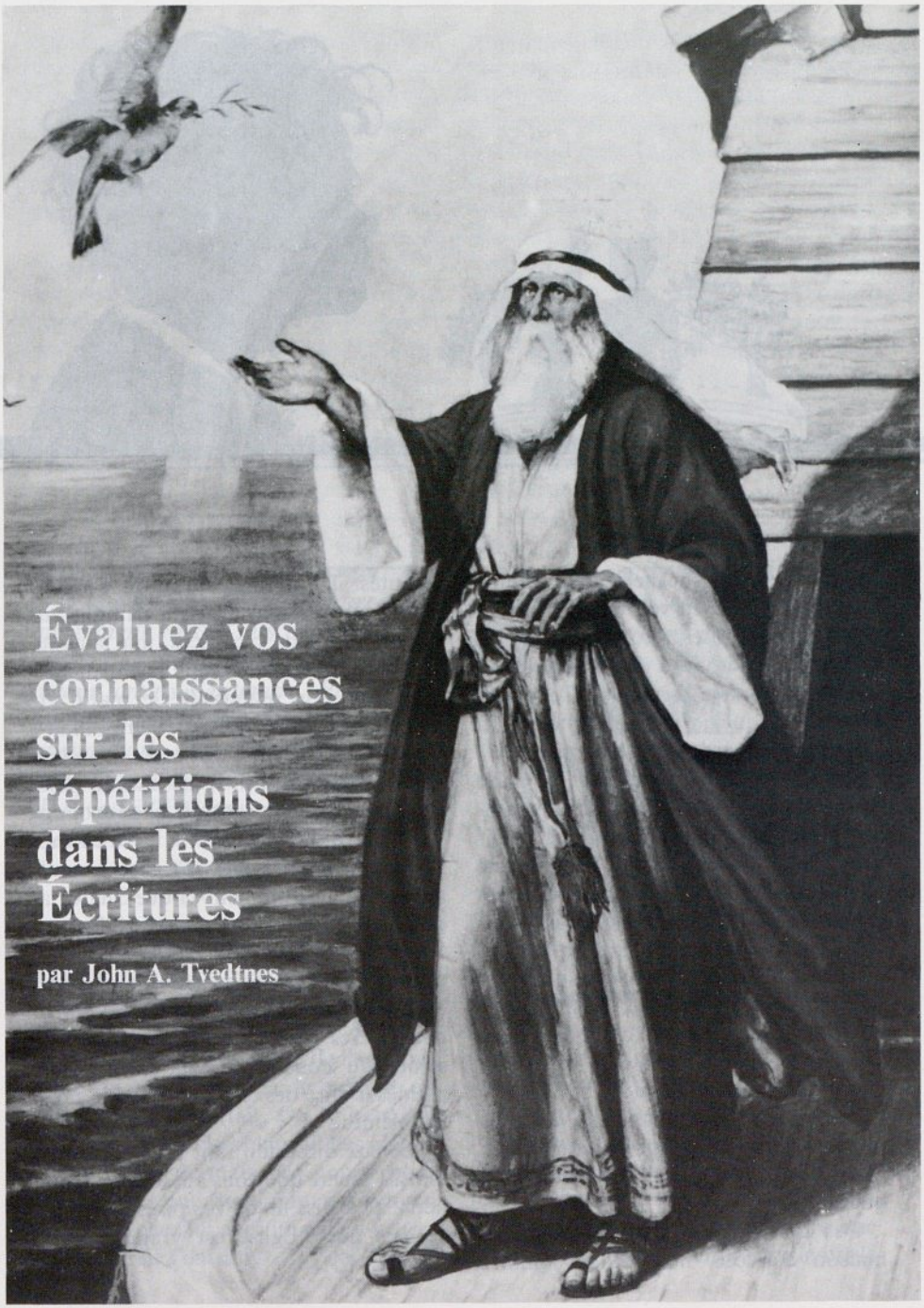
«Mes chers frères et sœurs, je vais vous parler de mon amitié pour mon voisin, Shawn Bell, que vous connaissez presque tous.

Dès que Shawn est arrivé dans la maison d'à-côté, nous nous sommes disputés. Le premier jour où j'ai vu Shawn, il m'a jeté un petit camion au visage. J'ai deux cicatrices, une sous le nez et l'autre au-dessus de l'œil gauche.

J'allais à la maternelle le matin et Shawn y allait l'après-midi. Shawn m'attendait sur le chemin de l'école quand je rentrais à la maison. Il me battait, puis allait à l'école. Je rentrais chez moi en saignant du nez ou avec la lèvre enflée.

J'ai été baptisé dans l'Église à neuf ans. C'est à ce moment-là que Shawn a commencé à m'accompagner à l'Église. En février dernier, il a été baptisé. Depuis que nous allons ensemble à l'Église, Shawn et moi, nous sommes comme deux frères et nous nous amusons ensemble au scoutisme. Le scoutisme nous a aidés à faire des choses ensemble sans problèmes.

Je veux dire qu'il faut avoir de bons amis. J'espère que vous aussi, vous amènerez à l'Église un de vos pires ennemis. Je sais que l'Église est vraie.» (Matt Taylor.) □



Évaluez vos connaissances sur les répétitions dans les Écritures

par John A. Tvedtnes

Beaucoup d'érudits prétendent que l'histoire n'est qu'un éternel recommencement. C'est une idée intéressante pour de nombreuses raisons. Mais c'est encore plus intéressant lorsqu'on réalise que l'on trouve dans les Écritures de nombreux exemples de situations semblables ou identiques qui se sont passées deux fois ou davantage.

Nous allons voir si vous pouvez retrouver dans les Écritures deux exemples ou davantage pour chacune des situations présentées ci-dessous.

Si vous pouvez en trouver une par indication donnée, vous avez lu un peu ou bien vous vous souvenez très bien de ces leçons de l'École du Dimanche.

Si vous en trouvez deux par situation donnée, seriez-vous prêt (e) à enseigner au séminaire ou à l'institut?

Si vous n'en trouvez pas plus de cinq en tout, que penseriez-vous d'une petite lecture quotidienne des Écritures?

I. Une petite quantité de nourriture devient une très grande quantité.

1. _____ 2. _____ 3. _____

II. Les eaux se séparent pour laisser passer les gens.

1. _____ 2. _____ 3. _____

III. Un jeune homme revient à la vie.

1. _____ 2. _____ 3. _____

IV. Pour sauver sa vie, un homme dit que sa femme est sa sœur.

1. _____ 2. _____ 3. _____

V. Des ténèbres épaisses ont recouvert la terre pendant trois jour

1. _____ 2. _____ 3. _____

VI. Une colonne de lumière apparaît à un prophète.

1. _____ 2. _____ 3. _____

VII. Moïse et Élie reviennent conférer leurs clés.

1. _____ 2. _____ 3. _____

VIII. Ils traversent un océan pour atteindre la terre promise.

1. _____ 2. _____ 3. _____

IX. Des voyageurs descendent en Égypte pour échapper à la famine.

1. _____ 2. _____ 3. _____

X. Un Israélite à qui l'on demande d'interpréter le rêve du roi devient conseiller dans un gouvernement étranger.

1. _____ 2. _____ 3. _____

XI. La paralysie et une vision font se convertir un incroyant.

1. _____ 2. _____ 3. _____

RÉPONSES :

(Vous pouvez trouver dans les Écritures d'autres événements semblables à ceux que nous citons ici.)

I. Élie a multiplié l'eau et la farine d'une veuve de Sarepta (1 Rois 17:10-16). Élisée, son successeur, multiplia le pain et les épis jusqu'à nourrir cent personnes (2 Roi 4:42-44). À peu près de la même façon dont Jésus multiplia les poissons et les pains pour nourrir 5 000 personnes (Matt. 14:13-21 ; Marc 6:30-44 ; Luc 9:10-17 ; Jean 6:1-14).

II. Cela est arrivé deux fois aux Israélites lorsqu'ils se rendaient à Canaan : à la mer Rouge (Ex. 14:21-30) et au Jourdain (Jos. 3, 4).

III. Élie a accompli ce miracle (1 Rois 17:17-24) tout comme le fit Élisée son successeur (2 Rois 4:18-37).

IV. Abraham sauva deux fois sa vie ainsi (Gen. 12:10-20 ; 20:1-18) et son fils Isaac a suivi son exemple (Gen. 26:1-11).

V. À l'époque de l'exode, les ténèbres furent l'une des plaies de l'Égypte (Exode 10:21-23). Il y eut aussi trois jours de ténèbres dans le Nouveau Monde à l'époque de la crucifixion du Christ (3 Né. 8:1 - 10:9). Dans l'Ancien Monde, les ténèbres ne durèrent que trois heures au moment de la crucifixion (Matt. 27:45 ; Luc 23:44, 45).

VI. La colonne de feu qui apparut plusieurs fois à Moïse (sous la forme d'une nuée, Nomb. 9:15-17 ; Exode 33:7-11, etc.) est le premier exemple de ce genre que l'on trouve dans les Écritures. Ensuite une colonne de lumière ou de feu apparut à Léhi (1 Né. 1:6) et à Joseph Smith (Joseph Smith 2:16, 17, 30, 43).

VII. Cela est arrivé une fois à Pierre, Jacques et Jean sur la montagne de la Transfiguration (Matt. 17:1-4) et une fois à Joseph Smith et Oliver Cowdery dans le temple de Kirtland (D.&A. 110:11, 13-16).

VIII. Noé quitta le Nouveau Monde pour l'Ancien (Gen. 7, 8) tandis que Jared (Éth. 6), Mulek (Omni 14, 16 ; Mosiah 25:2) et Léhi (1 Né. 17, 18) partirent dans la direction opposée.

IX. Abraham (Gen. 12:9, 10) et Jacob, son petit-fils (Gen 42:45), furent forcés de se réfugier en Égypte à cause de la famine.

X. Cela est arrivé à Joseph (Gen. 41) et à Daniel (Dan. 2-4).

XI. C'est ce qui est arrivé à Alma, le jeune (Mosiah 27:10-32 ; Alma 36:6-10). C'est également arrivé au roi Lamoni, à la reine et à leurs serviteurs (Alma 19:1-29) ainsi qu'au père de Lamoni (Alma 22:17-26).

Veuillez consulter chapitres et versets pour y trouver des détails supplémentaires. □

DES GENTILS IMPARTIAUX

par William G. Hartley

Pendant 150 ans, l'Église a vogué sur des eaux souvent hostiles. Dans notre histoire, nous trouvons des détails au sujet de mouvements de populace, de meurtres, de membres chassés de leurs terres et de leurs maisons, de railleries de la part de journaux et d'écrivains, de lois anti-mormones, de la haine des responsables gouvernementaux au niveau local et national, et des mauvais traitements infligés à nos missionnaires. Nous avons été persécutés, mais cela ne doit pas nous faire oublier les moments où des non-membres impartiaux, amicaux ou neutres ont pris notre défense ou ont au moins essayé d'étudier honnêtement notre cas. Nous allons rendre hommage à certains non-membres en rappelant leurs contributions à notre cause.

Palmyra

Peu d'habitants de Palmyra connaissaient les Smith ou les avaient remarqués. Lorsque dans les années 1830, des écrivains anti-mormons voulurent salir cette nouvelle foi, ils publièrent des déclarations sous serment de Palmyrans qui disaient de Joseph Smith et de sa famille qu'ils étaient des «pas grand chose». Mais leurs voisins qui les connaissaient mieux avaient une meilleure opinion. L'un d'eux, Orlando Saunders, fit cette déclaration sous serment afin de témoigner en faveur de cette famille persécutée:

«Je connaissais bien tous les membres de la famille Smith . . . Le père était tonnelier; ils ont souvent travaillé pour moi; c'étaient de très

braves gens; le jeune Joe (comme nous l'appelions) a travaillé pour moi et il était courageux à la tâche; tous l'étaient . . . Dans la maladie, c'était les meilleurs voisins, l'un d'eux a passé presque tout son temps chez moi quand mon père est mort. J'ai toujours pensé qu'ils étaient honnêtes; quand ils sont partis d'ici, ils me devaient de l'argent . . . L'un d'eux est revenu me payer un an après.»

Mme James K. Polk

Washington, 1846

Des milliers de membres de l'Église, hommes femmes et enfants, campaient sans foyer en plein pays indien, après avoir fui Nauvoo. Sous la tente, dans des chariots ou des cabanes grossières, ils connaissaient de façon permanente la pauvreté et la faim. Dans les États de l'Est des États-Unis, les gens aisés furent touchés par l'état de ces sinistrés. À l'époque où en Irlande les maladies de la pomme de terre avaient causé des famines en masse, les membres riches de la haute société avaient rapidement levé des fonds et trouvé de la nourriture pour soulager les Irlandais' Ces gens riches furent à nouveau touchés lorsque des missionnaires mormons, qui avaient été envoyés à l'Est demander de l'aide aux Gentils, expliquèrent les problèmes de leur peuple.

On pouvait lire cette question dans *Daily Union*, journal de Washington: «Devra-t-on dire que ces personnes (qui ont aidé les Irlandais) ont chassé de leurs foyers paisibles cent cinquante mille Américains qui périront de faim et de froid dans les étendues sauvages? Nous ne l'espérons pas.» Il y avait ensuite la publicité pour le «Thé des dames au bénéfice des mormons». D'après un journal, ce «thé» particulier eut lieu avec un grand succès à Washington, le 28 octobre 1846. Beaucoup de gens importants y assistaient.

«Actuellement, il nous suffit de dire que des dames de toutes les confessions, venues de toute la ville et dirigées par le maire et le clergé, se sont lancées dans cette œuvre de tout leur cœur. Se sont unies dans cette entreprise bienveillante, les vénérables épouses de nos anciens présidents, Mme Madison et Mme James K. Polk ainsi que l'épouse du général Macomb, et beaucoup d'autres personnes parmi les plus influentes, les plus respectées et les plus belles de la ville.»

Les invités payèrent 50 cents par entrée pour entendre la musique de la Marine et un ensemble vocal populaire qui s'étaient tous deux portés volontaires. Plusieurs habitants de la ville ouvrirent leurs portes pour recueillir vêtements et fonds pour aider les réfugiés mormons.

Le colonel Thomas L. Kane

Philadelphie, 1850

Les membres de la Société historique de Pennsylvanie se turent lorsque Thomas L. Kane se leva pour prendre la parole. Fils d'un juge connu et membre d'une famille de Pennsylvanie très respectée, le colonel Kane leur lut l'exposé officiel des expériences qu'il avait vécues dans l'Ouest des États-Unis au milieu des réfugiés mormons de Nauvoo. Avec beaucoup d'éloquence, il décrivit l'exode de Nauvoo, la pauvreté et la situation difficile des réfugiés, leur volontariat à l'appel du gouvernement pour lever un bataillon mormon. Il raconta ensuite les efforts faits pour s'installer en Utah.

Cette conférence fut si bien acceptée qu'à la demande d'un missionnaire mormon, le colonel Kane en publia le texte sous la forme d'un «très bon» livre de 84 pages qui s'intitulait *The Mormons* (Les mormons). Les Kane financèrent deux éditions de 1 000 exemplaires chacune. Ils en envoyèrent ensuite un volume à chaque sénateur des États-Unis, à la plupart des membres du Congrès, au président, aux dirigeants des départements gouvernementaux et à d'autres personnes influentes.

Pourquoi se souciait-il tant des saints? Le colonel Kane avait commencé à s'intéresser aux mormons quatre ans plus tôt alors qu'il assistait à une conférence de l'Église à Philadelphie. Il avait ensuite passé des heures à parler du mormonisme avec frère Jesse C. Little. Il avait alors écrit des lettres aux gens importants de Washington pour l'aider. Plus tard, il l'accompagna dans l'Ouest pour visiter les camps de réfugiés mormons. Près de l'un d'eux, il lui arriva d'entendre un saint qui priait très sincèrement en privé. Le colonel en avait versé des larmes. «Je suis certain que vos gens sont très sincères et solennels», dit-il à frère Little.

Le colonel Kane tomba gravement malade dans ces camps. Les saints prirent grand soin de lui et il guérit mais non sans avoir assisté à

la vie quotidienne des mormons. Lors de son retour vers l'Est, il s'arrêta pour visiter la ville de Nauvoo qui était presque déserte. À Albany, dans l'État de New York, il tomba malade et faillit mourir. Il pensait qu'il allait mourir et demanda au juge, son père, de ne jamais supporter que le gouvernement fédéral fasse mal aux saints, si cela était en son pouvoir. Le colonel survécut. Il utilisa alors cette connaissance qu'il avait de première main pour faire son exposé à la société historique.

Des critiques accusèrent la publication du discours du colonel Kane d'être favorable aux mormons. C'est en pensant à eux qu'il ajouta une préface à la deuxième édition de son livre, *The Mormons*, afin de donner plus de force à ses conclusions.

«J'ai été importuné par les commentaires qu'a suscités ce discours écrit à la hâte. Des amis bien intentionnés m'ont même invité à affaiblir mes remarques en faveur des mormons afin de faire accepter ce peuple plus facilement. Je ne peux que les formuler plus catégoriquement. La vérité doit prendre soin d'elle-même. Non seulement, je ne déclarerai pas que les mormons agissent en quoi que ce soit plus bas que nos règles morales, mais encore je voudrais qu'il soit clairement compris que j'attribue à ceux à qui je me suis associé dans l'Ouest une conduite en général correcte et une personnalité pure au-dessus de la moyenne de celles des communautés ordinaires.

Pendant sa vie, le colonel Kane devint pour l'Église «la sentinelle de l'Est». Il conseilla les dirigeants de l'Église dans le domaine politique de Washington. De sa propre initiative, il se rendit en Utah par le Panama pour servir de médiateur entre les mormons et l'armée fédérale que le président James Buchanan avait envoyé contre eux. En 1873, il revint en Utah, accompagné cette fois par sa femme. C'est au cours d'un long voyage dans le sud de l'Utah où ils accompagnèrent le président Young à travers des douzaines de villages mormons que Mme Kane écrivit ce qu'elle ressentait honnêtement dans des lettres et dans son journal. En 1874, son père publia un livre basé sur ses écrits d'Utah, *Twelve Mormon Homes* (Douze foyers mormons) «dans le but de créer un mouvement de sympathie envers les mormons qui sont actuellement menacés par une législation hostile du Congrès».

Charles Dickens

Liverpool, 1863

Des milliers d'Anglais lisaient régulièrement le magazine *All the Year Round* (Toute l'année) que publiait Charles Dickens, écrivain et journaliste célèbre. En 1863, Dickens leur présenta le reportage vécu par lui du départ de Liverpool de l'Amazon, un immense navire d'émigrants. Comme il savait qu'un groupe de mormons devait s'y embarquer, il les accompagna à bord «pour témoigner contre eux s'ils le méritaient comme je le croyais vraiment».

Il avoua à ses lecteurs qu'il avait été surpris de ses découvertes. «Personne n'est de mauvaise humeur, personne ne s'adonne à la boisson, personne ne jure ni n'utilise un mot grossier.» En comparaison avec d'autres émigrants qu'il avait déjà étudiés, «ces gens sont tellement différents» qu'il leur consacra un long essai. «Ils n'avaient pas passé deux heures à bord qu'ils avaient déjà établi des veilles à toutes les écoutilles. Le navire était en ordre et aussi calme qu'un vaisseau de guerre.» Voici sa conclusion: «Je pense qu'il serait difficile n'importe où de réunir huit cents personnes et d'y trouver tant de beauté, tant de force et tant de capacité de travail.» Dans une note au bas de la page, Dickens a rapporté les conclusions d'un comité spécial de la Chambre des Communes anglaises, en 1854: dans le cadre des lois anglaises sur l'émigration, on ne pouvait trouver autant de confort et de sécurité sur les navires affrétés par les agents de l'émigration mormons.

Charles Alexander Doniphan

Le Tabernacle, 1874

La Première Présidence apprit qu'un chef de la milice du Missouri, du temps des persécutions contre les mormons, venait en Utah. Immédiatement, George A. Smith, conseiller du président Young, rendit *hommage* au général en visite, le dimanche pendant une réunion dans le Tabernacle. La Première Présidence emmena ensuite le général Alexander Doniphan jusqu'à Provo (Utah), en train, et lui offrit un somptueux repas. Pourquoi fut-il ainsi honoré? Frère Smith a fourni la réponse à cette question dans son sermon du Tabernacle:

«Pendant la longue période de persécutions (qu'a subie l'Église), des gens se présentent de temps en

temps comme des étoiles de première grandeur pour défendre le bien et qui, sans se soucier de l'impopularité qui peut s'y rattacher, sont prêts à protester publiquement contre les violences de la populace, contre les meurtres, les mauvais traitements ou la destruction des biens et des droits constitutionnels même si ces victimes . . . portent le nom impopulaire de ‹mormons›.»

Le général Doniphan a montré au Missouri qu'il était l'une de ces «étoiles de première grandeur». Pendant la plus grande partie de la période missourienne, il fut l'avocat de l'Église. Lorsqu'il fut élu à la législature de l'État, il participa au développement de deux comtés situés au nord et où les saints purent se réfugier. Lorsqu'il dirigea la milice, il refusa d'obéir à l'ordre infamant du général Samuel D. Lucas qui était d'assassiner Joseph Smith. Il lança cette mise en garde au général :

«C'est un meurtre délibéré. Je n'obéirai pas à vos ordres. Ma brigade se rendra à Liberty demain matin à huit heures, et si vous exécutez ces hommes, je vous rendrai responsable devant un tribunal terrestre, que Dieu m'aide.»

Hubert Howe Bancroft

Deux missionnaires mormons furent tués par la populace à Cane Creek, dans le Tennessee. Dans la même décennie, un lettré célèbre publia la première histoire impartiale de l'Église écrite par un non-membre. Hubert Howe Bancroft, qui a donné son nom à la célèbre bibliothèque de l'université de Berkeley (Callfornie), voulait écrire l'histoire de nombreux États de l'Ouest amérlcain, y compris celle de l'Utah. Il passa donc des années, avec ses assistants, à recueillir des montagnes de renseignements au sujet de l'Ouest, renseignements qui comprenaient des récits détaillés de l'histoire de l'Utah, vue par les historiens de l'Église. Le Livre de Bancroft, *History of Utah* (Histoire de l'Utah) parut en 1889. On a dit que c'était «probablement la meilleure histoire de l'Utah et la moins partiale écrite pendant le dix-neuvième siècle» ; elle servit en quelque sorte de justification et de défense des saints.

Lorsqu'en 1896, l'Utah devint enfin un État, les dispositions hostiles aux mormons disparurent pour ne revenir que de temps en temps et brièvement. Au début de ce siècle le

peuple américain ignorait en général les mormons ou, au mieux, nous prenait pour des curiosités. Mais de plus en plus de saints quittèrent l'Utah et se firent connaître en politique, dans les affaires et dans le domaine de l'éducation ; le mormonisme ne fut pas seulement toléré, on l'admira.

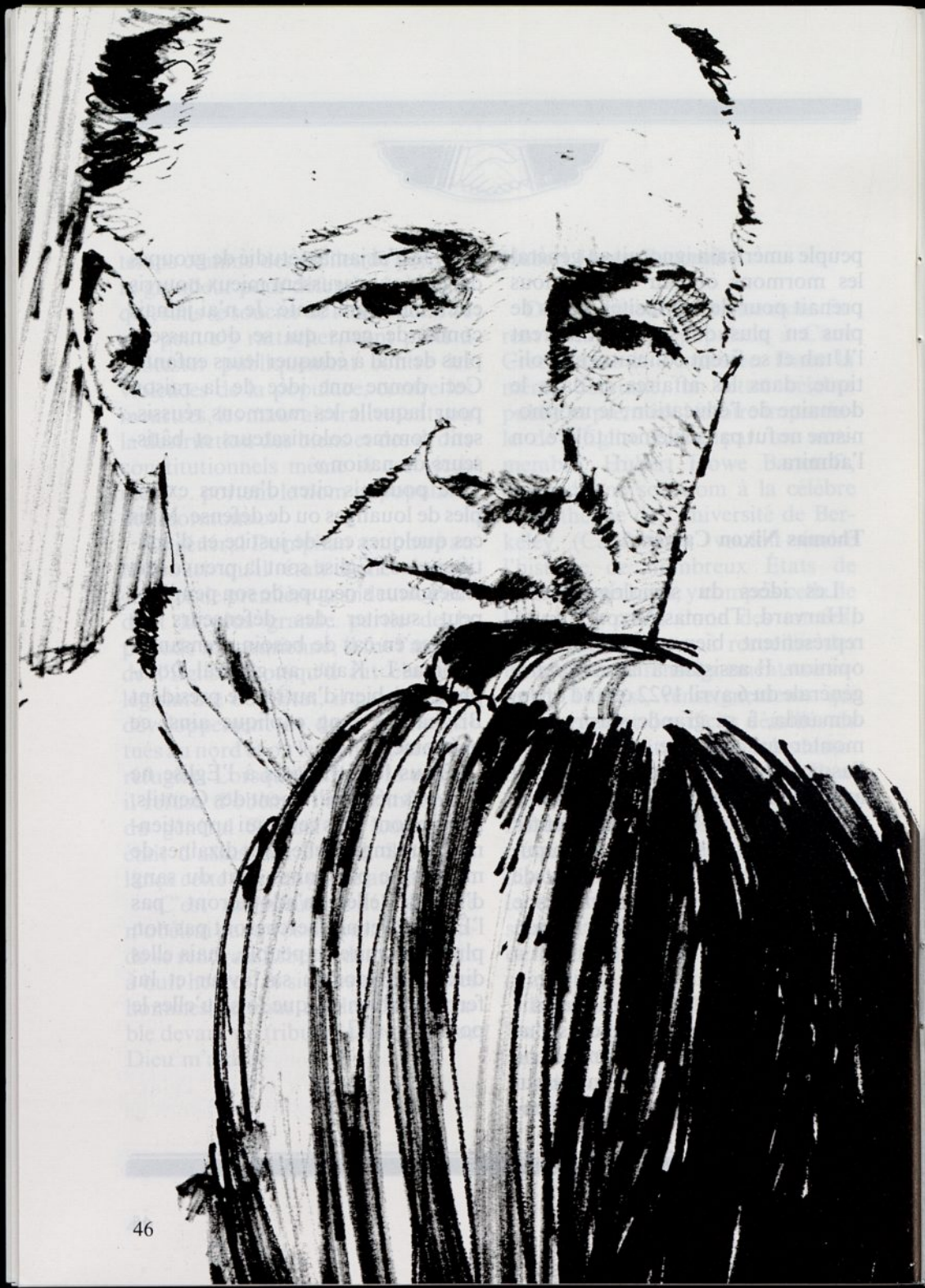
Thomas Nixon Carver

Les idées du sociologue rural d'Harvard, Thomas Nixon Carver, représentent bien cette meilleure opinion. Il assistait à la conférence générale du 6 avril 1922 quand on lui demanda, à sa grande surprise, de monter sur l'estrade pour parler à l'assemblée. Il dit aux saints qu'il avait étudié beaucoup de villes mormones et que «dans les petites comme dans les grandes communautés, j'ai vu la science et l'art de créer des communautés en pleine opération, ce qui est la création d'une nation en miniature, et tout a suscité mon admiration illlmitée.»

Il a dit aussi : «Je n'ai jamais trouvé d'habitudes personnelles plus saines que chez les mormons. Je ne me suis jamais mêlé à un peuple qui montrât moins de signes de dissipation. Je n'ai jamais étudié de groupes de gens qui parussent mieux nourris et en meilleure santé. Je n'ai jamais connu de gens qui se donnassent plus de mal à éduquer leurs enfants. Ceci donne une idée de la raison pour laquelle les mormons réussissent comme colonisateurs et bâtisseurs de nation.»

Je pourrais citer d'autres exemples de louanges ou de défense. Mais ces quelques cas de justice et d'amitié envers l'Église sont la preuve que le Seigneur s'occupe de son peuple et peut susciter des défenseurs de l'Église en cas de besoin. Pensant à Thomas L. Kane, au général Doniphan et à bien d'autres, le président Brigham Young explique ainsi ce phénomène :

«Tous les étrangers à l'Église ne sont pas nécessairement des Gentils, mais le sont tous ceux qui appartiennent au sang rebelle. Des dizaines de milliers de personnes sont du sang d'Israël, elles n'adopteront pas l'Évangile et ne chercheront pas non plus à détruire ce peuple, mais elles diront un mot en sa faveur et lui feront du bien chaque fois qu'elles le pourront.» □



SACHONS SURMONTER NOS ERREURS

par Lowell L. Bennion

«Dieu vous aime autant aujourd'hui que jeudi dernier. . .» Il n'arrivait pas à le croire. Il n'y avait jamais pensé. Il a pleuré comme un enfant.

Il n'y a pas longtemps, un de mes amis m'a parlé de sa femme pendant une heure et demie. Quelques années auparavant, elle avait commis une grosse erreur et maintenant, elle passe tout son temps à broyer du noir à ce sujet. Elle a perdu toute détermination et sa joie de vivre; elle menace même de se suicider. Elle a mis un frein à tout son potentiel d'être humain, et c'est une tragédie pour elle et sa famille. De plus, elle est si malheureuse au plus profond d'elle-même qu'elle rend la vie presque intenable à ses amis et à son mari.

Des historiens ont dit qu'on ne peut faire la guerre sur deux fronts. En général, si on le fait, on finit par perdre. Je pense aussi que vous ne pouvez pas livrer deux combats dans la vie, un sur le front extérieur et l'autre en vous. Et celui qui se bat le moins contre lui-même est mieux préparé à mieux engager la lutte extérieure. En fait, la lutte extérieure existe toujours. Jouir, c'est reconnaître qu'il existe une lutte et qu'il y aura toujours des problèmes. Il y aura toujours des déceptions et il faut apprendre à préférer la lutte au bon résultat.

Nous commettons tous des erreurs; certaines sont très graves. Toute personne qui réfléchit ressent un sentiment d'échec à cause de ses péchés ou de ses échecs moraux. S'il existe des pécheurs dans l'Église en plus de moi, c'est à vous que je m'adresse. J'aimerais vous suggérer ce que nous pourrions faire pour venir à bout des échecs passés pour qu'ils ne nous immobilisent pas à vie aujourd'hui et pour livrer le combat à l'extérieur.

Voici donc quelques suggestions sur ce que nous pouvons faire pour surmonter ce sentiment d'échec, ce sentiment d'avoir mal agi et pour apprendre à vivre dans le présent de tout notre pouvoir sans traîner derrière nous les échecs du passé.

On ne devient pas propre en se roulant dans le bourbier. On ne retrouve pas la propreté ni la santé en broyant du noir à tort au sujet du passé bien que nous puissions retirer des leçons de nos erreurs. J'ai appris qu'il n'y a pas de force dans la faiblesse, qu'il n'y a pas de force dans le péché et que nous ne surmontons pas nos erreurs et nos péchés en luttant directement contre eux. Je pense même que nous pourrons succomber sous leur nombre si nous leur accordons trop d'importance.

Ma deuxième suggestion, c'est que nous devrions comprendre que quoi que nous ayons fait dans la vie et quoi que nous fassions, Dieu et le Christ nous aimeront toujours autant qu'avant notre échec. Dieu et le Christ ne se séparent point du pécheur ni du délinquant.

Je me souviens d'un missionnaire qui venait de rentrer d'une mission. Il est venu me trouver à l'institut de religion. Il avait commis une grave erreur qui lui donnait à penser que sa vie était pour toujours détruite. Mais je lui ai dit: «Dieu vous aime autant aujourd'hui que jeudi dernier.» Il n'arrivait pas à le croire. Il n'y avait jamais pensé. Il a pleuré comme un enfant. Nous pensons parfois que Dieu ne nous aime que si nous lui plaisons, que si nous sommes des gens bien, filles et garçons, hommes et femmes. L'amour de Dieu ne se gagne pas; il ne se mérite pas; sinon, il s'agit de justice, de réciprocité et de récompense. L'amour vient d'un cœur aimant, et l'amour de Dieu est inconditionnel. Je crois même qu'il aime également le pire et le meilleur d'entre nous. Nous le faisons souffrir lorsque nous agissons mal, lorsqu'il nous voit nous détruire et faire du mal aux autres; c'est ce qui doit le faire souffrir.

Pères, lorsque vous vous faites du souci au sujet de vos fils, vous ne les en aimez pas moins, et lorsqu'ils ont des problèmes, vous n'en avez pas moins d'inquiétude. En réalité, vous les aimez davantage. Je comprends pourquoi, lorsque le berger est allé chercher la brebis perdue et qu'il l'a ramenée chez lui, Jésus a dit qu'il y avait plus de joie dans le ciel au sujet de celle qui était perdue que pour les quatre-vingt-dix-neuf autres qui étaient en sécurité dans le troupeau.

Une fois, un de nos enfants a été très gravement malade, proche de la mort. À cette époque-là, les autres enfants étaient en bonne santé. Nous avons aimé le petit malade et lors de sa convalescence, nous nous sommes plus réjouis à son sujet qu'à celui des autres qui étaient en bonne santé. À ce moment-là, cela nous paraissait être la chose la plus importante de notre vie. Je pense que le Christ et Dieu doivent avoir ce genre de sentiment

envers la personne qui a mal agi et qui revient. Je pense que Dieu lui pardonne, même avant son retour, qu'elle se repente ou ne se repente pas. Il nous demande de pardonner. Il ne nous dit pas de pardonner lorsque la personne se repent. Il nous dit de pardonner sept fois soixante-dix fois. Je ne pense pas que Dieu me demanderait de pardonner s'il ne voulait pas le faire. Je pense que d'une manière ou d'une autre, les principes de l'Évangile sont les siens. Nous devons donc nous repentir pour pouvoir nous pardonner et nous retrouver en harmonie avec les principes et les lois d'une vie juste. Pour mériter l'amour de Dieu, nous n'avons pas à nous repentir même si des Écritures le représentent très en colère contre le pécheur. D'autres le représentent très en colère contre le péché et non le pécheur.

Une autre façon de vaincre le passé, c'est de nous amender. Nous savons quand nous agissons mal, mais nous avons parfois peur d'aller trouver ceux à qui nous avons fait du tort. Nous avons trop d'orgueil pour admettre nos échecs. Mais lorsque nous trouvons le courage de le faire, nous assistons à une grande réconciliation. L'offensé a la responsabilité de réagir à nos efforts de réconciliation. S'il est trop tard ou impossible de compenser le tort que nous avons fait à quelqu'un, nous pouvons alors faire preuve de bienveillance envers les autres. Nous appartenons tous à ce monde. Nous sommes des frères et des sœurs du même Père éternel ; nous appartenons à la même communauté humaine. Nous pouvons valoir des bénédictions à d'autres personnes même si nous ne pouvons pas réparer les dommages causés à d'autres de ses enfants.

Le passé dont certains regrettent des moments n'est pas aussi fixe et rigide que nous le voyons habituellement. Ces moments honteux du passé, vous êtes enclins à les isoler, à les rendre immuables, à les fixer. Vous ne pourrez pas changer le passé. Vous ne pouvez pas changer des événements du passé, mais vous pouvez changer tout votre passé ; l'importance que prend chaque événement du passé change constamment à cause de ce passé que nous nous créons.

Il y a des années de cela, une jeune fille nous confia, à ma femme et à moi, une période très tragique de sa vie' Je ne vais pas vous raconter sa vie qui fut tragique. Je n'ai jamais vu de jeune fille avec des yeux plus tristes que ceux de cette jolie jeune fille de dix-huit ans. J'ai essayé de la réconforter et de lui donner de l'espoir pour l'avenir et, ce faisant, j'ai compris que nous ajoutons à notre passé ; nous le créons chaque jour de la vie. La vie n'est pas rigide, fixe ou quantitative. Elle croît, elle est qualitative et elle constitue un tout. Elle croît, elle est qualitative. Ce tout a plus d'importance que n'importe laquelle de ses parties et lui donne un sens. Mon bras tout seul et pendu au mur est une chose ; mon bras qui fait partie de mon corps et qui sert mon esprit, c'est une autre chose. Quand, à dix-huit ans, cette jeune fille touchait le fond du désespoir, un événement de son passé ou même dix événements, c'était une chose. Ensuite, elle est entrée dans le troupeau, elle a été baptisée dans l'Église, elle a trouvé la foi en Christ, elle a converti son mari, elle a élevé de beaux enfants. Et sa vie suit toujours ce chemin. Cette vallée d'échecs dans sa vie, c'est une chose par elle-même ; c'en est une autre lorsque l'on plonge dans une longue et belle vie. Cette idée donne de l'énergie à la vie ; il est réconfortant et

piquant de savoir que l'on peut progresser.

Je pense que Dieu a aussi ce sentiment au sujet de la vie. Voici un verset connu d'Ézéchiel : «Si le méchant revient de tous les péchés qu'il a commis, s'il observe toutes mes lois et pratique la droiture et la justice, il vivra, il ne mourra pas.

«Toutes les transgressions qu'il a commises seront oubliées . . .» (Éz. 18:21, 22) . Le passé n'a de sens que d'après ce qu'il a fait de vous.

Ézéchiel poursuit : «Toutes les transgressions qu'il a commises seront oubliées ; il vivra, à cause de la justice qu'il a pratiquée».

Ce que je désire, est-ce que le méchant meure ? dit le Seigneur, l'Éternel. N'est-ce pas qu'il change de conduite et qu'il vive ? (Éz. 18:22, 23). Ésaïe a dit : «Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine» (És. 1:18).

J'y crois. Si Dieu nous aime, il ne s'intéresse qu'à nous. «Ne dites jamais de quelqu'un qu'il est malheureux avant sa mort. N'évaluez pas le travail avant la fin du jour et du travail.» Je dirais qu'il ne faut pas évaluer la vie même dans l'éternité, nous l'édifions sans cesse ; nous la changeons.

Nous devrions faire preuve d'agressivité dans notre désir et dans nos efforts pour faire le bien. Beaucoup agissent mal parce qu'ils ne pensent pas au bien. Nous avons une idée très générale de l'Évangile ; nous avons un bon sentiment à son égard ; nous avons un témoignage mais nous ne définissons pas ce en quoi nous croyons. Nous ne disons pas : Je vais être honnête, que signifie l'honnêteté ? Que signifie la chasteté ? Quel en est l'esprit ? Et sa nature ? Je pense que nous sommes pris au dépourvu lorsque nous ne définissons pas constamment pour nous-mêmes ce en quoi nous croyons et les valeurs auxquelles nous tenons. Nous ne nous demandons pas pourquoi nous croyons en elles afin qu'elles fassent vraiment partie de nous. Il ne s'agit pas seulement de lois de Dieu ; ce sont aussi nos lois parce que nous les avons mises à l'épreuve et que nous croyons en elles. Il ne faut pas rester assis dans le fond, avec apathie pour voir ce qui va arriver. Il faut faire mieux que l'opposant.

Pourquoi donc ne pas se montrer agressif ? Je ne parle pas de vocabulaire ; je ne dis pas de se vanter ni d'être grossier. Pourquoi ne pas expliquer clairement dans quelles valeurs nous croyons ? Ceci s'applique à vous que vous soyez croyant ou incroyant, saint des derniers jours, catholique, juif, protestant, athée, etc. Tout homme doit être entier en lui-même. Il doit faire un tout pour être un homme. Il doit être intègre. Il ne peut y avoir d'intégrité sans expliquer clairement vos convlctions, vos valeurs ou vos buts. Vous pouvez en changer, mais vous devez toujours en avoir. Vous expliquez donc clairement quels sont vos idéaux et vous décidez d'être dignes d'eux. Si vous devez travailler dans une banque et manipuler de l'argent, ce n'est pas quand vous manipulerez l'argent que vous devrez décider d'être honnête ou pas. Décidez-en avant d'entrer dans la banque, avant d'accepter ce travail. Chaque matin, dites dans votre prière : «Seigneur, aide-moi aujourd'hui à ne pas prendre d'argent.» L'argent peut être une telle tentation alors que votre femme a besoin de tant de choses. Nous pensons qu'on peut le replacer si facilement. C'est ainsi que nous sommes pris en plein acte malhon-

Le passé n'a de sens
que d'après ce qu'il a fait
de nous.

nête. L'apôtre Paul a dit: «C'est pourquoi, prenez toutes les armes de Dieu . . .

«Tenez donc ferme: ayez à vos reins, la vérité pour ceinture; revêtez la cuirasse de la justice;

«Mettez pour chaussure à vos pieds le zèle que donne l'Évangile de paix» (Ép. 6:13-15). À notre époque, ces symboles ne représentent pas grand-chose, mais «prenez toutes les armes de Dieu», affrontez la vie avec des idéaux que vous pouvez avoir et les doutes disparaîtront.

Gagnez l'amitié de Jésus-Christ. Chaque sabbat, nous entendons dire dans la prière de la Sainte-Cène et nous disons que nous témoignons au Père que nous prenons sur nous le nom de Jésus-Christ, que nous nous souvenons toujours de lui et que nous gardons ses commandements afin d'avoir toujours son Esprit avec nous. Que signifie prendre sur nous le nom du Christ? Que signifie toujours se souvenir de lui? Combien le font participer à la vie quotidienne sans tomber dans la fanatisme, sans donner l'impression que nous appartenons à un autre monde alors que nous vivons toujours dans le monde? Comment utilisons-nous cette force qui accompagne l'association avec le Sauveur? Laisserons-nous aux protestants le droit de parler de communion avec le Christ?

J'ai vécu en mission une expérience mémorable. Après une réunion, un homme vint me trouver; il avait le double de mon âge et était très malheureux. Il me raconta qu'avant de se joindre à l'Église, il avait commis un grave péché, que sa femme refusait de lui pardonner, qu'elle ne voulait pas divorcer, mais qu'elle lui rappelait constamment qu'il ne valait rien. «J'en suis arrivé à me voir comme elle me voit. Comment puis-je me retrouver, avoir le cœur pur et les pensées sans grossièretés?» me demanda-t-il. «Qu'avez-vous essayé de faire pour régler ce problème?»

- J'ai lutté contre lui. J'ai lutté.

Je lui ai dit qu'il devait exister un meilleur moyen que de lutter contre le péché. Nous nous sommes agenouillés et nous avons prié ensemble. Ensuite je lui ai donné un livre à lire: *As a Man Thinketh in His Heart, so Is He* (Car il est tel que sont les pensées en son âme). Je l'ai pris par les épaules, je lui ai donné une bonne poignée de mains et je lui ai dit qu'il pourrait vaincre ce problème. Et puis je lui ai demandé, poussé par l'inspiration ou par une simple coïncidence: «Aimeriez-vous préparer la Cène du Seigneur pour l'École du Dimanche?» (Il détenait la Prêtrise d'Aaron où il était instructeur.)

- Me pensez-vous digne de le faire?

- Non. Je pense que peu en sont vraiment dignes. Mais je crois que Jésus serait heureux que vous lui rendiez ce service.

Et chaque dimanche matin, il se mit à préparer la table du Seigneur. Six semaines plus tard, je l'ai rencontré avant l'École du Dimanche qui remontait la salle de culte par le bas-côté. Je lui ai tendu la main pour le rassurer. Il a caché la sienne derrière son dos sans rien dire. Je lui ai demandé si je l'avais offensé. Il me répondit ceci: «Oh non! Mais je viens de me laver les mains à l'eau chaude et au savon. Je ne peux pas vous serrer la main, ni à vous ni à personne avant d'avoir préparé la table du Seigneur.» Je n'ai jamais vu plus belle preuve de respect que dans cet acte tout simple de préparation de la table du Seigneur. Cela m'a fait un grand plaisir. Six semaines plus tard, il vint me voir

après la réunion et me dit : «Je suis un autre homme !»

Je lui ai alors demandé de faire un discours sur un des principes de l'Évangile du Christ dans lequel il croyait vraiment et de dire pourquoi. Je pensais au Sauveur. Cet homme avait changé parce qu'il servait le Sauveur tout simplement et qu'il pensait à lui pendant la semaine. C'était merveilleux. Et je compris que je n'avais jamais utilisé le Sauveur de cette façon dans la vie. Je n'hésiterai pas à vous dire ce que j'ai fait après. J'eus la grande joie de surmonter ce que je considérais comme une faiblesse de personnalité en pensant au Sauveur et en le plaçant au centre de mes prières et de ma vie.

Mes jeunes amis, la pire des tragédies de la vie, c'est de ne pas vivre, de ne pas fonctionner de toute votre âme, de toute votre vie, avec enthousiasme, avec esprit, avec foi et avec amour. Je prie donc humblement qu'aucun de vous ne se laisse tant accabler par des erreurs, des échecs et des péchés qu'il n'ait plus ni le courage ni la sagesse de se tourner vers les idéaux de l'Évangile, vers ce merveilleux Fils de Dieu et vers les autres afin de trouver la force de vivre comme nous devons le faire. Nous avons une belle vie et il n'est pas trop tard pour en jouir pleinement. □

Sur la couverture : Peinture de Ted Henninger, 1980 : «Il calma la tempête»

L'ami
7/1981

LE CHIEN FANTÔME

par Laurie W. Thornton

Sylvie arrivait à la cuisine. Elle entendit Benjamin qui disait: «Ce n'est pas juste, maman!» Elle s'arrêta net, toute honteuse, car elle savait de quoi il s'agissait.

- Je sais que ce n'est pas juste, Benjamin, répondit la maman avec douceur. Mais n'oublie pas que ce n'est pas la faute de Sylvie. Elle sait bien qu'elle ne doit pas avoir peur des chiens. Mais tu sais, quand le petit chien l'a mordue à la lèvre quand elle était toute petite, il ne lui a pas fait qu'une cicatrice au visage. Elle en a une aussi à l'esprit.

- Ah, maman, je ne suis pas fâché contre elle, soupira Benjamin. Mais tu sais bien que j'ai toujours voulu un chien.

Sylvie s'éloigna de la cuisine sur la pointe des pieds. Elle ne voulait pas que son frère et sa mère sachent qu'elle les avait entendus. Elle monta lentement jusqu'à sa chambre et se jeta sur le lit. *Pourquoi suis-je un bébé? se dit-elle en colère contre elle-même et tout en touchant inconsciemment sa cicatrice. Benjamin veut un chien, mais j'ai une peur atroce dès que j'en vois un de près!*

Elle poussa un soupir, se releva et se prépara machinalement à aller se cou-

cher. Elle cria bonsoir à tout le monde, fit sa prière et se glissa sous les couvertures. Mais elle ne pouvait s'endormir.

Soudain le hurlement lointain d'un chien brisa le silence. Sylvie se redressa en grelottant. *Je suis en train de me raconter des histoires*, pensa-t-elle, assez mécontente. *L'aboiement ne vient pas de la ferme des Morant et pourtant ils sont les seuls à avoir un chien.* Elle se recoucha en essayant de faire le vide. Mais elle entendit de nouveau ce hurlement faible, mais perçant. Ses yeux s'emplirent de larmes en pensant à Benjamin et elle dit à haute voix dans la nuit : «Mais je ne peux rien y faire!» Elle enfouit sa tête sous l'oreiller et s'endormit d'un mauvais sommeil.

Le lendemain, tout le monde était occupé, car il y avait beaucoup de travail à la ferme. Elle oublia les événements de la nuit jusqu'au moment de manger à midi. Tous entrèrent dans la cuisine, mais Sylvie préféra traîner, car elle aimait cet air frais et le silence de la campagne quand le tracteur ne vrombissait plus. Et soudain elle entendit un chien aboyer. Il n'y avait plus de doute.

Sylvie courut derrière son frère.

- Benjamin! Benjamin! Tu as entendu le chien?

Benjamin regarda sa sœur en fronçant les sourcils.

- Sylvie, tu n'es pas drôle. Je te prierai de ne plus plaisanter à ce sujet.

- Mais je ne plaisante pas! Je l'ai entendu cette nuit et puis maintenant encore. C'est un chien qui aboie et hurle, mais il n'est pas tout près. Tu ne l'entends pas?

Ils écoutèrent en silence. Et puis Benjamin secoua la tête et dit: «Désolé, Sylvie, je n'entends rien, sauf les grognements de mon estomac! Allons manger. C'est ton imagination!»

Sylvie essaya d'oublier ce qu'elle avait entendu jusqu'au soir lorsqu'elle se retrouva au lit. Mais elle s'endormit vite, car elle était épuisée de sa mauvaise nuit de la veille.

Le lendemain matin, au moment de monter en voiture pour aller à la chapelle, il lui sembla entendre le chien fantôme. Son père lui dit qu'il devait s'agir de celui des Morant. Mais Sylvie avait l'impression qu'il se trompait. Tard, le dimanche soir, elle entendit encore le chien. Elle se rendit chez son frère sur la pointe des pieds et le secoua doucement.

- Qu'est-ce que c'est? lui dit Benjamin, tout endormi et se frottant les yeux.

- Il faut que tu écoutes! J'entends encore le chien et je t'assure que ce n'est pas de l'imagination. Écoute juste une minute, je t'en prie.

Ils restèrent silencieux pendant une minute et l'air de la nuit leur apporta très nettement le hurlement faible d'un chien.

- Tu as raison, Sylvie! murmura Benjamin tout excité. C'est bien un chien qui a des ennuis, et ce n'est pas celui des Morant. Allons le chercher.

- Maintenant? lui demanda Sylvie. Mais nous ne le trouverons pas en pleine nuit!

- Tu as raison, admit Benjamin à contre-cœur. Nous nous lèverons de bonne heure dès qu'il fera jour. Nous chercherons chacun de notre côté pour parcourir le plus d'espace possible avant l'école.

Sylvie avait la voix mal assurée.

- Mais pourquoi je ne peux pas aller avec toi? Qu'est-ce que je vais faire si je le trouve? Tu sais que . . .

- Si tu le trouves, tu viendras me

chercher, d'accord? Ne te fais pas de souci. Maintenant va te coucher et dors!

Dès l'aube, le lendemain, Benjamin et Sylvie furent debout pour chercher le chien. Au bout de presqu'une heure, ils n'avaient toujours rien trouvé et ils décidèrent de recommencer après les cours. Cet après-midi-là, dès leur retour, ils prirent une poignée de biscuits et sortirent.

- Sylvie, tu devrais prendre ton imperméable, dit Benjamin en regardant le ciel. Il va y avoir un orage.

Sylvie prit son imperméable suspendu à un crochet et partit vers les champs de maïs.

- Sylvie, pourquoi n'essaierais-tu pas du côté sud de la ferme? Samedi, papa a pas mal labouré dans ce coin, mais il n'a pas tout couvert. Je vais de l'autre côté.

Sylvie cherchait depuis vingt minutes quand elle entendit à nouveau le gémissement lugubre. Pleine d'appréhension, elle se dit qu'*elle approchait du but*.

- Où es-tu? cria-t-elle dans l'espoir que le chien lui répondrait en aboyant. C'est ce qu'il fit. La pluie commençait à tomber ; elle enfila son imperméable et se dirigea vers les aboiements tout en continuant d'appeler le chien. Ce dernier répondait à chacun de ses appels, mais elle se rendait compte que les aboiements faiblissaient.

Sylvie s'arrêta net en arrivant au bord d'un grand canal d'irrigation ; elle en eut même le souffle coupé. Le chien était prisonnier de l'extrémité aplatie d'une canalisation *qui avait probablement été écrasée par un tracteur. Le chien a dû s'y prendre en chassant un lapin ou autre chose. Il faut que j'aille chercher Benjamin pour le faire sortir de là.*. Sylvie allait repartir quand un gémissement suppliant du chien la fit revenir sur ses pas. Il pleuvait à verse maintenant. Elle jeta un autre regard dans le canal et comprit que si la pluie y faisait monter le niveau de l'eau, le chien se noierait. Sylvie pensa : «Il pleut de plus en plus fort, le temps d'aller chercher Benjamin et il sera trop tard!»

Elle se laissa aller à la panique pendant une minute. «Je ne peux pas! Je ne peux pas m'approcher de lui!» hurla-t-elle. Et puis il lui sembla entendre ces mots : *«Tu dois y aller, sinon il se noiera!»* Elle regarda de nouveau l'animal blessé et fit quelques pas en hésitant. «Oh, aide-moi.» pria-t-elle silencieusement, et puis elle descendit le talus en courant.

Elle s'arrêta à quelques pas du chien pour le regarder. Quand il la vit, il se mit à gémir plaintivement et regarda Sylvie, les yeux débordants de soulagement et de joie. *Mais il est presque humain*, se dit Sylvie, toute surprise. Elle se laissa tomber à genoux et lui caressa la tête. «Mon pauvre chien!» murmuta-t-elle.

Elle se mit à tirer le chien par les pattes avant pour le libérer. Dans le canal, l'eau montait déjà. *Il faut que je fasse vite*, décida-t-elle. Trop affaibli, le chien ne pouvait pas l'aider, mais il lui lécha la main pendant qu'elle essayait de «graisser» le bout de la canalisation avec un peu de boue et d'eau. L'animal avait un peu maigri après tant de jours sans manger. Elle arriva rapidement à le dégager.

«Tout ira bien, tu verras», lui répéta-t-elle en caressant sa fourrure boueuse. Et puis tout d'un coup, elle vit ce qu'elle était en train de faire. *Ce n'est pas possible! Moi, Sylvie Dampierre, en train de caresser un chien! Et sans peur, encore!* Elle en eut le souffle coupé. Elle avait oublié toutes ces années de peur parce

qu'elle avait aimé cet animal souffrant et en avait eu pitié.

Le chien était trop faible pour marcher. Sylvie, déjà toute boueuse et mouillée, l'enveloppa dans son imperméable et l'emporta avec elle. Le chien ne la quitta pas une seconde des yeux, même quand Benjamin le lui prit à la porte de la cuisine.

- Sylvie! Où l'as-tu trouvé? Je commençais à me faire du souci! cria Benjamin, tout essoufflé. J'allais . . .

Benjamin s'arrêta net, se retourna et fixa Sylvie droit dans les yeux.

- Mais, Sylvie, ce n'est pas possible! Toi, tu tiens un chien!

- Je sais, je sais, dit Sylvie en souriant d'un air penaud.

Ce soir-là, après avoir donné un bain chaud au chien et après l'avoir nourri, la famille s'installa devant la cheminée pour parler. Le chien dormait, roulé en boule devant le feu.

- Tu sais, Sylvie, ce chien ne t'a pas quitté des yeux depuis que tu l'as trouvé, dit le père.

Et la mère reprit:

- Je n'ai jamais vu un regard aussi rempli d'amour et de dévouement de toute ma vie!

- Tu parles du regard de Sylvie ou de celui du chien? dit Benjamin en riant.

- Papa, sais-tu d'où il vient? demanda Sylvie. Tu crois que nous pourrons le garder?

- Nous allons faire passer une annonce dans le journal pour prévenir que nous l'avons trouvé. Mais je suis presque certain que nous n'aurons pas de réponse. C'est probablement un chien perdu que quelqu'un a abandonné dans la campagne pour s'en débarrasser.

- J'espère que nous pourrons le garder, murmura Sylvie.

- Eh bien, je n'aurais jamais pensé qu'un jour, je t'entendrais dire ça!

Quelques minutes plus tard, il ajouta:

- Quand je pense que j'étais celui qui voulait un chien!

Et il fit un clin d'œil à sa sœur en disant cela! □

ALMA ELIZABETH VA AUX ÉTATS-UNIS

par William G. Hartley

Alma Elizabeth Mineer avait six ans. Elle jeta un regard autour d'elle dans la cale sombre de cet énorme vaisseau où une lampe à huile tremblotante servait de veilleuse. Elle avait du mal à voir les autres passagers endormis sur les couchettes et perdus dans l'ombre.

Elle aimait écouter les bruits nocturnes. Le navire se balançait doucement sur les flots et ses grandes poutres de bois grinçaient et grognaient. Les mamans chantaient doucement pour calmer leurs bébés. Alma ne comprenait pas toujours les paroles des berceuses, mais elle découvrait que les bébés anglais, allemands, suédois, norvégiens et danois pleuraient tous pareil! Parfois, avant de s'endormir, Alma était toute triste lorsqu'elle repensait à sa maison, à ses amies et à son village qu'elle avait quittés en Suède.

Dans la journée, Alma Elizabeth grimpait les escaliers et montait sur le pont. Elle allait à l'avant du bateau. Elle fixait l'horizon pour essayer de voir l'Amérique. Mais jour après jour, elle ne vit que l'océan Atlantique dans toutes les directions.

Alma Elizabeth aimait voir les immenses voiles se gonfler de vent. Elle aurait aimé grimper aux cordages comme les marins. Elle s'était fait de nouvelles amies qui l'invitaient souvent à jouer avec elles. De temps en temps, elle essayait d'utiliser des mots anglais. Elle savait qu'en Utah elle devrait parler anglais, et non plus suédois.

De temps en temps, elle allait en se cachant dans les quartiers des marins. Elle était devenue la grande amie du cuisinier de l'équipage qui lui donnait souvent des gâteries. Elle aimait bien cela parce que les repas familiaux n'avaient pas trop de goût! Ils ne pouvaient préparer que cinq repas par semaine. Et les biscuits étaient si durs qu'elle ne pouvait les briser qu'en sautant dessus à pieds joints.

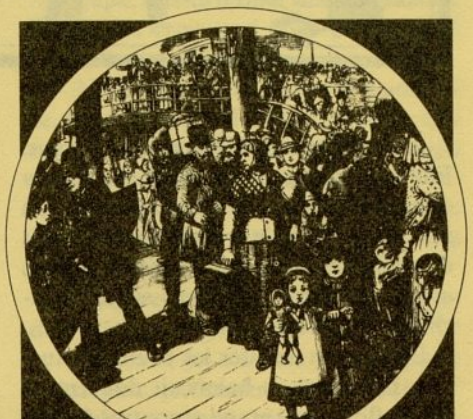
Son navire, le *Monarch of the Sea* (le Roi de la mer) traversa l'Atlantique en cinq semaines, entre mai et juin 1851. À son arrivée dans le port de New York, de petites embarcations vinrent chercher les saints des derniers jours immigrants pour les amener à terre. Ils passèrent toute la nuit dans une salle immense qui s'appelait Castle Gardens (les Jardins du château).

Ce soir-là, alors que les enfants cherchaient le sommeil, couchés à même le sol, August, le frère d'Alma Elizabeth, découvrit des sacs de sucre roux tout près de lui. L'un d'eux était troué et se vidait. Alma Elizabeth et son frère n'avaient eu ni sucre ni bonbons pendant tout le voyage sur mer. August trouva une cuillère. Et ils firent un festin de roi! Mais au matin, ils furent terriblement malades!

Alma Elizabeth, sa famille et les autres saints, firent un long voyage en train pour se rendre dans l'État d'Iowa. Là, ils s'unirent à une compagnie de chariots qui partait pour l'Utah. La petite fille marcha tout le long du chemin, sauf le jour où elle monta dans un chariot pour traverser un fleuve profond.

Son père avait du mal à marcher. En Suède, il avait été violoniste et chef d'orchestre. Et puis il avait été terrassé par des rhumatismes. Il avait lentement appris à réutiliser mains et pieds, mais cela lui était encore difficile et il souffrait. Il ne pouvait pas marcher aussi vite que les autres, et il poussa sa famille à continuer avec la compagnie et lui promit qu'il les rattraperait plus tard.

Il marcha jusqu'à ce qu'il vit une lumière. C'était un campement de soldats qui partaient se battre dans la guerre de Sécession. L'un d'eux parlait suédois. Quand ils apprirent qu'il était musicien, les soldats trouvèrent un vio-



lon et il joua pour eux. Au matin, ils l'emmenèrent à cheval jusqu'à la compagnie de chariots.

À son arrivée en Utah, la famille d'Alma Elizabeth s'installa à Mount Pleasant. La petite fille était devenue une pionnière. Elle travaillait beaucoup. Elle apprit à carder et à filer la laine, à tisser un tapis, à traire les vaches, à tricoter et à crocheter, à faire des gants dans de la peau de daim, à fabriquer des chapeaux avec de la paille tressée, à faire les foins et à lier les gerbes de blé.

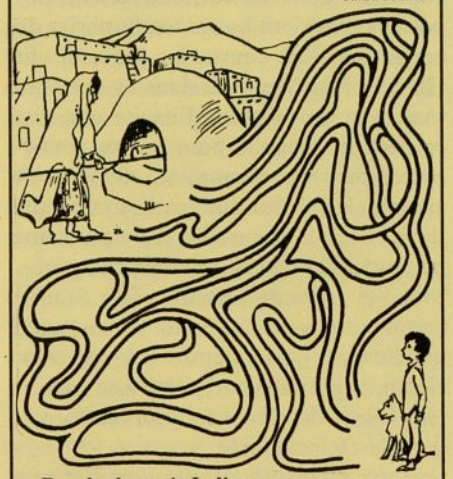
Une fois, elle alla glâner dans les champs le blé qui restait après la moisson et le revendit pour quelques dollars. Elle utilisa une partie de l'argent pour s'acheter une dizaine de mètres de tissu pour sa première robe de fête.

Le jour de ses huit ans, Alma Elizabeth vit que des anciens faisaient des baptêmes dans un ruisseau voisin. Ses parents n'avaient pas entendu parler de ce service. Elle courut les prévenir. Et elle aussi fut baptisée dans ce ruisseau avec leur permission. Ensuite elle alla jusqu'à la chapelle pour y être confirmée. Après la confirmation, elle se sentit si fatiguée qu'elle s'endormit sur un banc de la chapelle peu utilisé et où personne ne pouvait la voir. La réunion terminée, tout le monde partit. Sa famille commença à se faire du souci parce qu'elle était partie depuis si longtemps. Helen, sa grande sœur, partit à sa recherche. Elle la découvrit toujours endormie dans la chapelle vide.

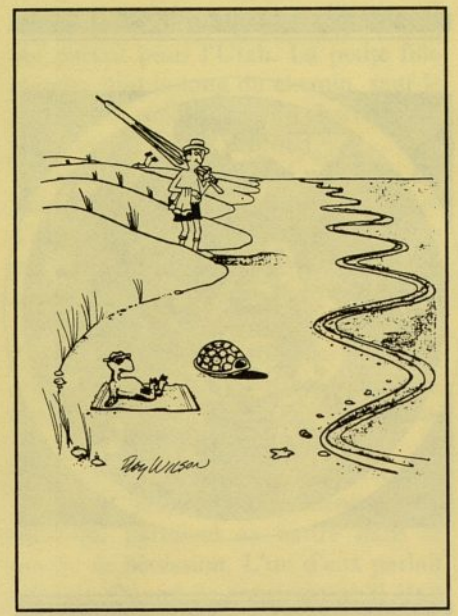
Alma Elizabeth eut dix ans. Par une chaude journée de juillet, elle alla à une réunion de la paroisse. Les gens étaient très découragés parce que les récoltes avaient besoin de pluie. Le président Brigham Young vint à cette réunion. La petite fille l'écouta très attentivement lorsqu'il se leva pour parler. Il promit aux membres que le Seigneur ouvrirait les cieux pour envoyer la pluie si les membres l'écoutaient.

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'Alma Elizabeth vit des nuages qui s'amoncelaient. Ils envahirent le ciel et la pluie tomba à torrents. Ce jour-là, elle reçut un témoignage important de l'Évangile. Elle ne l'oublia jamais. □

Carol Conner

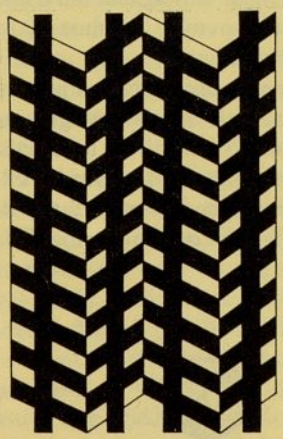


Puzzle du petit Indien
Découvrez le chemin que doit prendre le petit Indien pour trouver sa mère et le pain qu'elle fait cuire.

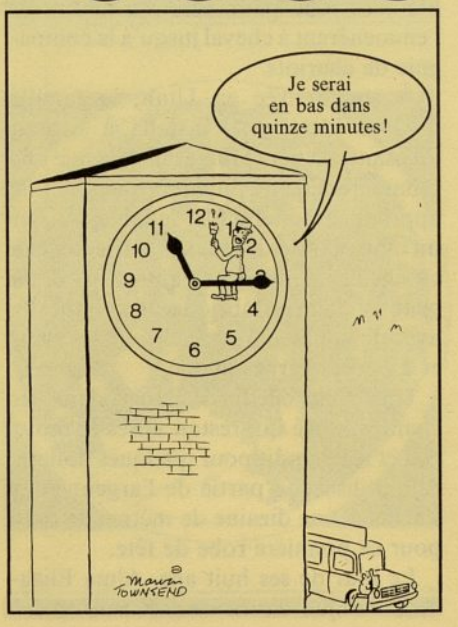


Amusons-nous

Sophie Wessel



Illusion d'optique
Le dessin en noir et blanc est fait de traits parallèles. Fixez-le attentivement et vous verrez les traits se déformer et devenir obliques.



«Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmenèrent dans la barque où il se trouvait ; il y avait aussi d'autres barques avec lui.

«Il s'éleva un grand tourbillon, et les flots se jetaient dans la barque, au point qu'elle se remplissait déjà.

«Et lui, il dormait à la poupe sur le coussin. Ils le réveillèrent, et lui dirent : «Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons ?

«S'étant réveillé, il menaça le vent, et dit à la mer : Silence ! tais-toi ! Et le vent cessa, et il y eut un grand calme.

«Puis il leur dit : Pourquoi avez-vous ainsi peur ? Comment n'avez-vous point de foi ?

«Ils furent saisis d'une grande frayeur, et ils se dirent les uns aux autres : Quel est donc celui-ci, à qui obéissent même le vent et la mer ?»

MARC 4:36-41